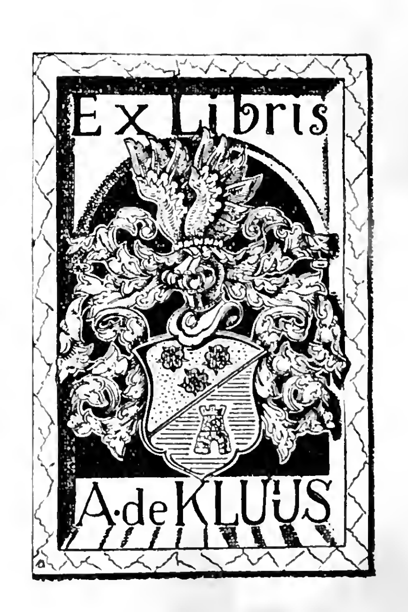
Les Pensées
de J. J. Rousseau
Amsterdam.
1764.


Ex Libris
A·de KLUIJS

La critique a toujours l'air de marcher en triomphe
mais souvent elle a été la tête dans les Nuages —

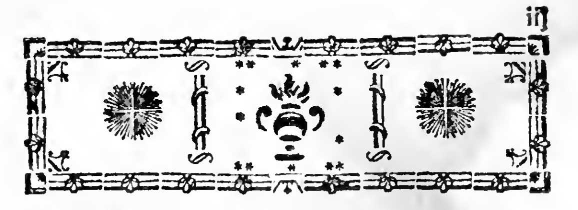


LES
PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN
DE GENEVE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXIV.



AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

PEU de siecles ont eu autant de besoin que le nôtre, d'être ramenés aux vrais principes des devoirs & de la raison; c'est ce qui a sans doute tourné la plume & les talens du plus grand nombre de nos Ecrivains à l'étude de la Philosophie.

L'impuissance d'égaler les grands Maîtres du regne brillant de LOUIS XIV, n'a pas déterminé seule, ni toujours, les esprits au choix des matieres qu'ils ont embrassées, & je crois qu'il leur a paru plus nécessaire de s'occuper d'objets vraiment utiles pour nous, que d'augmenter les trésors de nos amusemens & de nos plaisirs.

Mais n'est-on pas forcé de convenir que plusieurs de nos Gens de lettres, en cherchant à rappeller leur profession à sa premiere & noble institution, & en s'érigeant en précepteurs du genre humain, ont abusé (peut-être sans le vouloir) de l'autorité qu'ils pouvoient tirer de leur talent d'écrire & de leur vigueur de penser?

Il est une Nation réfléchie & toujours rivale de la nôtre. Elle s'est enfoncée la premiere dans les abymes de la Métaphysique. Toutes les bar-

dieſſes peuvent ſe montrer chez ce Peuple, il les a toutes offertes ſous mille formes : mais en augmentant la licence qui leur donnoit l'être, ont-elles contribué à rendre le pays plus heureux & plus ſage? Il eſt permis de s'en rapporter aux plus ſenſés des Auteurs de cette iſle, dont ils ont déploré les excès en tout genre.

En conclura-t-on qu'il faut interdire aux hommes l'étude de la Philoſophie? Non; mais il ſeroit à ſouhaiter que les Écrivains qui s'y livrent, ſe rappellaſſent quelquefois ce qu'en a dit un de leurs principaux chefs, plus coupable qu'eux, puiſqu'en connoiſſant ſi bien les dangers de cette étude trop approfondie, il n'a pas ſu ſe contenir.

La Philoſophie (*dit Bayle* *) reſſemble à des poudres ſi corroſives, qu'après avoir conſumé les chairs mal ſaines d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, carieroient les os, & perceroient juſqu'aux mouelles. Elle refute d'abord les erreurs, (*ajoute-t-il*) mais ſi on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités, & va ſi loin qu'elle ne ſait plus où elle eſt, ni ne trouve plus ou s'aſſeoir.

Cette image forte & vraie des excès où nous expoſe un amour immodéré pour la Philoſophie, auroit du ſans doute arrêter la main de plus d'un Philoſophe, qui, ſous prétexte d'arracher de deſſus nos yeux l'épais bandeau des préjugés, a bleſſé notre vue par un éclat incertain, vague & rapide, plus ſemblable au feu deſtructeur de la foudre, qu'à la lumiere d'un beau jour. Juſqu'à quand la Philoſophie (pour me ſervir des expreſſions de M. Rouſſeau lui-même) ne s'occupera-t-elle qu'à diffamer l'eſpece humaine?

---

* Art. Acoſta.

Dans le nombre du peu de vérités qui circulent parmi les hommes, il en est qu'une douce persuasion, une conscience presque générale, un sentiment intime & difficile à vaincre ont établies, & qu'il est cruel de vouloir nous enlever, parce qu'indépendamment de leur certitude, elles sont, ou notre consolation, ou notre espérance.

Inutilement l'Auteur du fameux Traité du Citoyen *s'épuise-t-il à prouver que la méchanceté est inhérente & essentielle aux hommes, il n'entraîne à son opinion que des gens pour qui toutes les singularités sont précieuses, ou des méchans qui s'apperçoivent que cette prétendue découverte protege & sert les vils intérêts dont ils sont animés : le plus grand nombre des hommes pensants, sait qu'il a besoin de sa propre estime pour l'encourager au bien. & M.* Hume, *qui n'a pu s'empêcher de regarder la bienfaisance comme une des premieres dispositions de notre ame, en est cru sans preuves, parce qu'il n'en faut qu'aux choses de calcul matériel & presque jamais à celles qui sont senties.*

C'est encore une entreprise téméraire & dangereuse de la part des Philosophes, d'attaquer ouvertement le culte reçu & consacré par des loix, sous le bouclier desquelles on repose avec tranquillité. C'est détruire les fortifications d'une place qu'on habite; c'est appeller par cette destruction tous les brigands qui voudront s'en emparer; c'est compromettre à la fois & sa propriété, & sa liberté & sa sûreté; c'est invoquer l'indépendance, l'anarchie & la licence, mere de tous les crimes.

Ce seroit donc un service à rendre à la Société d'arracher des Livres qui lui ont été offerts,

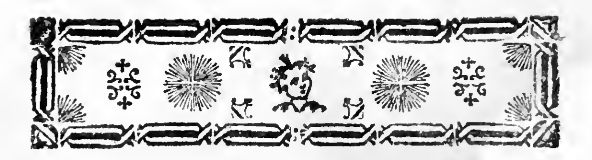
tout ce qui a élevé le ſcandale & le cri public, & de les réduire aux ſeules vérités utiles qu'ils contiennent. Il faut l'avouer à l'honneur de plus d'un ouvrage, que la vigilance du Gouvernement a proſcrits, ils feroient encore, avec le retranchement dont je parle, & la gloire de leurs Auteurs & celle de leur ſiecle.

Le Recueil que je donne au Public aujourd'hui en ſera la preuve la plus forte. On y va voir combien Mr. Rouſſeau ajoute à la maſſe de nos idées, on y admirera cette ſagacité profonde, cet amour de la vertu & ces richeſſes de ſtyle qui diſtinguent ſi fort le Citoyen de Geneve : l'humanité, l'honneur & la ſageſſe ont ſouvent dicté les maximes précieuſes qui compoſeront ce volume. J'ai fait diſparoître autant que j'ai pu le ſophiſte hardi pour n'offrir que l'Ecrivain brillant & male, l'homme ſenſible & penſeur.

Le penchant qu'un Auteur de ce mérite peut avoir pour le paradoce le détourne quelquefois du vrai; mais alors c'eſt l'Alchimiſte de la Littérature qui, dans la vaine recherche du remede univerſel, trouve en chemin mille ſecrets, qui, tous ſéparés de leur objet, deviennent de la plus grande utilité.

Je ne finirai point cet Avertiſſement ſans excuſer autant qu'il eſt poſſible, Mr. Rouſſeau d'avoir ſcandaliſé dans quelques-uns de ſes Ouvrages, & les Français Citoyen & le Catholique. Etranger à Paris, il naquit & fut élevé dans une République & dans le Schiſme.





LES PENSÉES DE *J. J. ROUSSEAU*, CITOYEN *DE GENEVE.*

DIEU.

PLUS je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois; mais elle eſt, cela me ſuffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : Etre des Etres, je ſuis parce que tu es; c'eſt m'élever à ma ſource que de méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphyſique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à diſputer ſur l'eſſence divine ce temps ſi court qui nous eſt donné pour l'honorer ? Nous

ignorons ce qu'elle eſt ; mais nous ſavons qu'elle eſt : que cela nous ſuffiſe ; elle ſe fait voir dans ſes œuvres, elle ſe fait ſentir au dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contr'elle ; mais non pas la méconnoître de bonne foi.

RIEN n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets on été vus, & qui fait dire au juſte oublié, tes vertus ont un témoin ; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer ; tous ſes traits, liés à l'eſſence infinie, ſe repréſentent toujours à la raiſon, & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré.

ÉVANGILE.

CE divin Livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage ; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant.

LA majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philoſophes avec toute leur pompe : qu'ils ſont

petits près de celui-là! Se peut-il qu'un Livre, à la fois si sublime & si sage, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grace touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation? Quand Platon peint son Juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés: quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le Fils de Sophronisque au Fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût loué la vertu, la Grece abondoit en hom-

mes vertueux. Mais où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple ? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe déſirer ; celle de Jeſus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée bénit celui qui la lui préſente & qui pleure ; Jeſus, au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour les Bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoite de l'Evangile eſt inventée à plaiſir ? Ce n'eſt pas ainſi qu'on invente ; & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire ; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton ni cette morale ; & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappants, ſi parfaitement inimitables, que l'Inventeur en ſeroit plus étonnant que le Héros.

ATHÉISME, FANATISME.

LE ſpectacle de la Nature, ſi vivant, ſi animé, pour ceux qui reconnoiſſent un Dieu, eſt mort aux yeux de l'Athée ; & dans cette gran-

de harmonie des Etres où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

BAYLE a très-bien prouvé que le Fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme, & cela eſt incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique, attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſappe ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé. Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu Sage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes; mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme: c'eſt la tranquillité de la mort, elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

RELIGION.

DE combien de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines ? quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? quelle voix peut parler au fond de ſon ame? quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? comment doit-il enviſager la mort ?

UNE derniere reſſource à employer contre l'incrédule, c'eſt de le toucher, c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter.

QUEL argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour ſon cœur quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant ! Quand, ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon ! Quand une fois le jour il ſera forcé de ſe dire : non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici !

UN heureux inſtinct me porte au bien, une violente paſſion s'éleve ; elle a ſa racine dans le même inſtinct, que ferai-je pour la détruire ? De la conſidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & ſa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bon-

heur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en ſecret, la vertu n'a plus rien à me dire, & ſi je ſuis ſurpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adreſſe. Enfin, que le caractere & l'amour du beau ſoit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle auſſi long-temps qu'il ne ſera point défiguré ; mais comment m'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les Etres ſenſibles de modele auquel on puiſſe la comparer ? Ne ſait-on pas que les affections déſordonnées corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu, ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés ? Adorons l'Etre éternel, d'un ſouffle nous détruirons ces fantômes de raiſon qui n'ont qu'une vaine apparence & fuient comme une ombre devant l'immuable Vérité.

L'OUBLI de toute Religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

FUYEZ ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi ; ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâ-

tis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissants & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaicteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

ORAISON, DEVOTION, DEVOTS.

L'AME en s'élevant par l'Oraison à la source du sentiment & de l'Etre, y perd sa sécheresse & sa langueur: elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie, elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en elle-même, elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple; & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espere être un jour le sien.

IL n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable; même la Dévotion qui tourne en délire. Comment viennent les extases des ascétiques? En prolongeant le temps qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume & donne des visions, on devient inspiré, Prophete, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du Fanatisme.

Si l'on abuſe de l'Oraiſon, & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force de s'élever; en cherchant la grace on renonce à la raiſon; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre; en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un Oratoire, c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis: il faut premiérement faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La dévotion eſt un opium pour l'ame: elle égaie, anime & ſoutient quand on en prend un peu: une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la Dévotion par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout autre. Il faut auſſi s'abſtenir de ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentimens imités de l'amour terreſtre, & très-propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel? & comment une honnête femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance des objets qu'elle n'oſeroit regarder?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les Dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs qui les rend inſenſibles à l'humanité, c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde; dans leur élévation s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une

maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) Dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les Casuistes est la Conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement.

LA Conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, & alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la Conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps; qui la suit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

CONSCIENCE! Conscience! Instinct divin, immortelle & céleste voix; guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu: c'est toi qui fais l'excellence

de

de ſa nature & la mortalité de ſes actions ; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

SI la Conſcience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent ? Eh ! c'eſt qu'elle nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La Conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvante ; les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis, elle fuit ou ſe tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre ; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOUTE la Moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs, comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre ; & la bonté n'eſt en lui qu'un vice

contre nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables, comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

RENTRONS en nous-mêmes: examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté? Pourquoi vous intéreſſez-vous ſur vos théatres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir? Eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous conſolent dans nos peines; & même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux, celui qui, à force de ſe concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux; il ne jouit plus de rien; le mal-

heureux ne ſent plus, il ne vit plus, il eſt déja mort.

JETTEZ les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les hiſtoires : parmi tant de cultes humains & bizarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien Paganiſme enfanta des Dieux abominables, qu'on eût punis ici bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain ſacrifioit à la peur, il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien : les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

IL eſt donc au fond de nos ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaiſes.



PASSIONS.

L'ENTENDEMENT humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi. C'est par leur activité que notre raison se perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous desirons de jouir: & il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs, ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leur progrès de nos connoissances; car on ne peut desirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature.

C'EST une erreur de distinguer les passions en permises & défendues, pour se livrer aux premieres & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en est le maître, toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir.

LES grandes passions usées dégoûtent des autres; la paix de l'ame qui leur succede est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance.

LE spectacle des passions violentes de toute espece est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les seduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le Théatre, & plusieurs d'entre nous les Romans.

TOUTES les grandes Passions se forment dans la solitude; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une

profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens.

Les petites paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais on peut armer les grandes contre elles mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir, que dans le commerce du monde ; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des ſolitaires. S'enſuit-il delà que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout, il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce-qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés aient ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que l'on admire dans les drames & dans les romans français ! Non : la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle : quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres, que pour ſe ſoulager, On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes ; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux ?

Lisez une Lettre d'amour faite par un Au-

teur dans ſon cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté. même agité peut-être; mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de faillant, rien de remarquable : on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes : on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie : on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés, & les mépriſent.

L'ENTHOUSIASME eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le Ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne ſont plus des lettres que l'on écrit, ce ſont des hymnes.

LES grandes paſſions ne germent guere chez les hommes foibles.

LA ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais, tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi: paſſion primitive, innée, an-

térieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications.

DANS le regne des passions, elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire, on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi, cet état ne suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

ON étouffe de grandes passions ; rarement on les épure.

ON n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

QUE les passions nous rendent crédules ! & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

ON peut vivre beaucoup en peu d'années, & acquérir une grande expérience à ses dépens : c'est alors le chemin des passions qui conduit à la philosophie.

LA source de toutes les passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'altérent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vives les passions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont ; car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les

êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

BONHEUR.

Nous ne ſavons ce que c'eſt que bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur, on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous; mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici bas n'eſt donc qu'un état négatif, on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer: toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir : tout deſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés, que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible, dont les facultés égaleroient les deſirs, ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine, ou la route du vrai bonheur ? Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos deſirs ; car s'ils étoient au-

deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés ; car ſi nos deſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables ; mais c'eſt à diminuer l'excès des deſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

LE monde réel a ſes bornes, le monde imaginaire eſt infini : ne pouvant élargir l'un, rétreciſſons l'autre ; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps & les remords de la conſcience, tous nos maux ſont imaginaires.

TOUS les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt-ce pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſere ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus qe ſa ſubſtance. S'il étoit aſſez ſage pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin, naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque, eſt de s'ôter celles qu'on a : c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conſéquent il vivroit bon ; car, où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences ; nous le ſuppoſons où il eſt le moins ; nous le cherchons où il ne ſauroit être : la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi riants, ſi ouverts, ſi ſérieux dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe ; on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere ; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les yeux bruyants, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté : l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances ; l'exceſſive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amuſemens paroiſſent contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance ; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui.

On a du plaiſir quand on en veut avoir ; c'eſt l'opinion ſeule qui rend tout difficile, qui chaſſe le bonheur devant nous ; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux que de le paroître.

Il n'eſt point de route plus sûre pour aller au

bonheur, que celui de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle ; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager.

QUE font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrétement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantiſſent pour ainſi dire leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

TOUT ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude. Il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin ; c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive ; & prévenir toujours les deſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit ſe propoſer en cela, eſt de reſter maître de ſoi-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureux, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine ; & ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

TOUS les Conquérans n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur miſere dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre &

s'accroître avec leur fortune; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, & quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

CELUI qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une misérable créature; il seroit privé du plaisir de desirer; toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain, sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! Ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

LES gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux: les Rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens dont on sort plus aisément offrent des plaisirs au-dessus & au dessous de soi; ils étendent aussi les lumieres de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus des préjugés à connoître, & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

LE signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit, est la vie retirée & domestique; l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

VERTU.

LE mot de Vertu vient de *force*; la force eſt la baſe de toute Vertu.

L'HOMME vertueux eſt celui qui ſait vaincre ſes affections.

LA vertu n'appartient qu'à un être foible par ſa nature & fort par ſa volonté; c'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte.

L'EXERCICE des plus ſublimes Vertus éleve & nourrit le génie.

LES ames d'une certaine trempe transforment, pour ainſi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une ſphere d'activité, dans laquelle rien ne leur réſiſte; on ne peut les reconnoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élevation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

IL n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la Vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent, & ſes charmes, qui font les délices des ames pures, font le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir.

L'EXERCICE des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon.

LA vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

SI les ſacrifices à la Vertu coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, &

l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue, l'eſt pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même, à moins que quelque révolution ſubite, quelque bruſque changement de fortune & de ſituation ne change tout-à coup ſes rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne aſſiette. Toutes ſes habitudes étant rompues, & toutes ſes paſſions modifiées, dans ce bouleverſement général, on reprend quelquefois ſon caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être ſorti récemment des mains de la Nature. Alors le ſouvenir de ſa précédente baſſeſſe, peut ſervir de préſervatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible, aujourd'hui l'on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différens, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté; & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir.

La jouiſſance de la Vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent. C'eſt peut-être la clef des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la Vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui ſavent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la Vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre : voilà comme ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus

qu'un autre à l'abri des paſſions ; mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes comme un pilote fait route par les mauvais vents.

LA Vertu eſt un état de guerre, & pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi.

SI la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la Vertu ! il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus ; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu.

LA fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes ; mais la Vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal.

L'HOMME de bien porte avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à ſes ſemblables : il ſent ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pu croire ; qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la Vertu.

Il vaut mieux déroger à la Nobleſſe qu'à la Vertu, & la femme d'un Charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

ON a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre, cela peut être ; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet : ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence & qu'il n'y a rien de ſolide que la Vertu.

CHARME inconcevable de la beauté qui ne ne périt point ! Ce ne ſont point les vicieux au faîte des honneurs, dans le ſein des plaiſirs, qui ſont envie ; ce ſont les vertueux infortunés, & l'on ſent au fond de ſon cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce ſentiment eſt commun à tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré

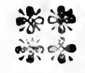
que nous en ayons; ſi-tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler; & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les Vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes, qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui; mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même; & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La félicité eſt la fortune du ſage, & il n'y en a point ſans vertu.

HONNEUR.

On peut diſtinguer dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune; mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un Etre penſant.



CHASTETÉ, PURETÉ, PUDEUR.

LA Chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelqu'élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage : les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui paient ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent. Quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopatres ; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore : elle ſeule ſaura jouïr du paſſé.

LA pureté ſe ſoutient par elle-même ; les deſirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber.

LA force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes.

RIEN n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

LES déſirs voilés par la honte, n'en deviennent que plus ſéduiſants ; en les gênant, la pudeur les enflamme : ſes craintes, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit

ſans elle : c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſede en effet ce que la ſeule pudeur lui diſpute ; ce mêlange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs. Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables : l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte ; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & ſi quelquefois la Pudeur ſurvit à la Chaſteté, que doit-on penſer de la Chaſteté, quand la Pudeur même eſt éteinte ?

DOUCE Pudeur ! ſuprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, ſi elles connoiſſoient ton empire, elles mettroient de ſoin à te conſerver, ſinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la Pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

PITIÉ.

LA Pitié eſt une vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles.

ON voit avec plaiſir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un Etre compatiſſant & ſenſible, ſortir de ſon ſtyle froid & ſubtil, pour nous offrir la pathéti-

que image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bête féroce, arrachant un enfant du sein de sa mere, brisant sous sa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant?

MANDEVILLE a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison; mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espece humaine en général? La bienveillance & l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier: car desirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que desirer qu'il soit heureux?

LA pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre.

POUR empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par

raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece, encore plus de notre prochain, & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

POUR plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent; mais, tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or, ſi, tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſération doit être un ſentiment très-doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

IL y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils ſont jugés, la leur ne ſent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſéricordieux.

LA pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui. L'envie eſt

amere, en ce que l'aſpect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'une nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

AMOUR DE LA PATRIE.

LES plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'Amour de la Patrie : ce ſentiment doux & vif qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie, qui, ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus paſſent pour des fables depuis que l'amour de la Patrie eſt tourné en deriſions. Ne nous en étonnons pas, les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimeres à quiconque ne les a point ſentis ; & l'amour de la Patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtreſſe, ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant ; mais il eſt aiſé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe dans tous les actions qu'il inſpire cette ardeur bouillante & ſublime dont ne brille pas la plus pure vertu, quand elle en eſt ſéparée. Oſons oppoſer Socrate même à Caton : l'un étoit plus philoſophe, & l'autre plus citoyen. Athenes étoit déja perdue, & Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la ſienne au fond de ſon cœur ; il ne vivoit que pour elle & ne put lui ſurvivre. La vertu de Socrate eſt celle du plus ſage des hommes ;

mais entre César & Pompée, Caton semble un Dieu parmi des Mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les Sophistes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat, la liberté les loix contre les Conquérants du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y avoit plus de patrie à servir. Un digne éleve de Socrate seroit le plus vertueux de ses Contemporains : un digne émule de Caton en seroit le plus grand. La vertu du premier feroit son bonheur, le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un & conduit par l'autre, & cela seul décideroit de la préférence ; car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

VOULONS-NOUS que les peuples soient vertueux ? Commençons donc par leur faire aimer la Patrie : mais comment l'aimeront-ils, si la Patrie n'est rien de plus pour eux que pour des Etrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuser à personne ? Ce seroit bien pis s'ils n'y jouissoient pas même de la sûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fussent à la discrétion des hommes puissans, sans qu'il leur fût possible ou permis d'oser réclamer les loix. Alors, soumis aux devoirs de l'Etat civil, sans jouir même des droits de l'Etat de nature, & sans pouvoir employer leurs forces pour se défendre, ils seroient par conséquent dans la pire condition où se puissent trouver des hommes libres, & le mot de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un sens odieux ou ridicule.

❧

AMOUR-PROPRE, AMOUR DE SOI-MEME.

IL ne faut pas confondre l'Amour-propre & l'Amour de ſoi-même; deux paſſions très-différentes par leur nature & par leurs effets. l'Amour de ſoi-même eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa propre conſervation, & qui, dirigé dans l'homme par la raiſon, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour-propre n'eſt qu'un ſentiment relatif, factice & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font mutuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

LE plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblement préféré.

L'AMOUR de ſoi, qui ne regarde que nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'Amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être, parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions dou-

ces & affectueuses naissent de l'Amour de soi, & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'Amour-propre. Ainsi, ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

LES préceptes de la loi naturelle ne sont pas fondés sur la raison seule, ils ont une base plus solide & plus sage. L'Amour des hommes dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine.

AMOUR.

ON peut distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre: le moral est ce qui détermine ce desir & le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or, il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, & celébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le sexe qui devroit obéir.

ON aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe, & l'amour s'évanouit.

LES premieres voluptés sont toujours mystérieuses ; la pudeur les assaisonne & les cache : la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre ; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

LE véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

L'argent tue l'amour infailliblement. Quiconque paie, fut-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut-être long-temps aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent ; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans bonheur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux.

CELUI qui disoit : je possede Laïs sans qu'elle me possede, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un Muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un Millionnaire.

LE plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable Amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession

même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

MALGRE' l'absence, les privations, les allarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté secrette, ignorée des ames tranquilles.

L'AMOUR, qui rapproche tout, n'éleve point la personne ; il n'éleve que les sentimens.

GENERALEMENT les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme presse de loin l'inconstance de l'homme & s'en inquiete ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs ; mais ils ne les recouvrent guere.

VOUS êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constants ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur ; soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

L'IMAGE de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé

leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous, qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans, nageants dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices, ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes, l'ivreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! Vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer.

J'AI peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galans, ces complimens inſultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon? Ceux mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne feroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule? Qu'ils ne s'inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées

de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, & qui montrent les deſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'Amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*, l'Amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

L'AMOUR véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros.

LE moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour.

LE plus puiſſant de tous les obſtacles à la durée des feux de l'amour, eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve.

LE véritable amour a cet avantage, auſſi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte.

QUAND le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir?

L'AMOUR eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en ſentir

tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainſi, bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint, effraie plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé; du moins on n'aime pas long-temps. Ces paſſions ſans retour, qui ſont, dit-on, tant de malheureux, ne ſont fondées que ſur les ſens. Si quelques-unes pénetrent juſqu'à l'ame, c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé. L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour: on prend ſa violence pour un ſigne de ſa durée; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, & tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon

ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge ; & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on servoit détruite, on se voit réciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus on se dépite contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré. Il y a peu de gens, dit la Rochefoucauld, qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau.

Perisse l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne feroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ?

AMANS.

Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses ser-

viles & communes ; dans les choſes importantes & graves, elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage ; celle qui force les ſiens à la reſpecter ; celle qui a de la réſerve & de la modeſtie ; celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté.

BRANTOME dit que, du temps de François premier, une jeune perſonne ayant un amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidélement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine aſſemblée; ſa maîtreſſe, qui, dans ces temps où l'amour ſe faiſoit avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur le champ, & le fit avec ce ſeul mot : *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte ? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

DEUX amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue ; ils ne ſont plus deux : ils ſont un.

L'INCONSTANCE & l'amour ſont incompatibles : l'Amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

L'AMANT qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges, il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

AMI, AMITIÉ.

ON n'achete ni ſon ami ni ſa maîtreſſe.

ON n'a pas tout perdu ſur la terre quand on y retrouve un fidele ami.

UN honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa femme.

UN cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du beſoin d'une maîtreſſe naît bientôt celui d'un ami.

L'ATTACHEMENT peut ſe paſſer de retour, jamais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres ; mais elle eſt le plus ſaint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'eſt pas l'ami de ſon ami eſt très-sûrement un fourbre ; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

RIEN n'a tant de poids ſur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils, mais on ne les mépriſe jamais.

ON peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent ; mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

IL n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle

ces

des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié! c'eſt là ton triomphe.

Les épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux.

Tout le charme de la ſociété qui regne entre de vrais amis, eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrette, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtere, à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober, quand on ſe raſſemble on voudroit ſe fuir: la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint!

On prétend que la converſation des amis ne tarit jamais. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais, amitié! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi! Quelle langue oſe être ton interprete? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés? Mon Dieu! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela!

Le ſilence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais les importuns empêchent de le goûter, & les amis

ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre : les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retient le sentiment & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

LA communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ; & l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines.

LA voix d'un ami peut donner une grande chaleur aux raisonnemens d'un sage.

QU'EST-CE qui rend les amitiés si tiedes & si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui sauroient aimer ?

CE sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes.

SENTIMENT.

TOUT devient sentiment dans un cœur sensible. L'Univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout il apperçoit la bienfaisante main de la Providence ; il recueille ses dons dans les productions de la terre ; il voit sa table couverte par ses soins ; il

s'endort ſous ſa protection ; ſon paiſible réveil lui vient d'elle ; il ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échappe à ſes foibles yeux, il voit par-tout le Pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini ?

O Sentiment, Sentiment ! douce vie de l'ame ! quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? les ſcenes de plaiſir & de joie que produit la vivacité du Sentiment, n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne ſont jamais dangereuſes.

A meſure qu'on avance en âge, tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrêmités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte ; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.



NATURE, HABITUDE.

LA Nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, & qui n'étouffent jamais la Nature ? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté, garde l'inclination qu'on l'a forcée à prendre : mais la ſeve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui réſultent de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles; mais ſi-tôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ? D'autres qui la gardent ? D'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de Nature aux habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent, d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin ſelon

les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la Nature.

VICE.

SI l'on pouvoit développer assez les inconséquences du Vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût du protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient du mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles ? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit ; tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un

vieux ſatyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpece d'honnêteté, incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant la vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté; c'eſt inconteſtablement là le motif ſecret de cette fantaiſie: mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la nature, que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente, cette même nature a ſoin de revendiquer ſes droits: toute fille qui ſe vend, s'eſt déja donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achete donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

TOUTE méchanceté vient de foibleſſe; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible; rendez-le fort, il ſera bon: celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes, ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde

LE méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaie en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui

l'amuſe ; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte ; le ris mocqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure ; ſon ris n'eſt point de malignité ; mais de joie : il en porte la ſource en lui-même ; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle, il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE eſt un hommage que le vice rend à la vertu ; oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoit à ſes pieds pour l'égorger plus sûrement. Couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes ; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent juſques dans le crime je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriere, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Gromwel.

IL n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

CARACTERES.

IL eſt des ames aſſez reſſemblantes pour n'avoir aucun caractere marqué, dont on puiſſe au premier coup d'œil aſſigner les différences; & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt cela même qui les diſtingue qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainſi, chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractere, & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-temps pour la reconnoître.

COMMENT réprimer la paſſion même la plus foible quand elle eſt ſans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour en réſiſter au moindre effort.

LES hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des paſſions

d'autrui que les gens turbulens & vifs ou vains, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir ce qu'ils sentent.

CELUI qui n'est que bon ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise & périt sous le choc des passions humaines; l'homme qui n'est bon, n'est bon que pour lui.

L'OBSERVATION nous apprend qu'il y a des Caracteres qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là sont une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais, quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait & à faire plus mal à la place.

POUR changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un Caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. A-t-on jamais oui dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aisé de faire un blond d'un brun & d'un sot homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont : mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur Caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit

point de changer le Caractere & de plier le naturel; mais, au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le Caractere, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de raison; c'est elle qui fait sortir le Caractere & lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

TOUS les Caracteres sont bons & sains en eux-mêmes. il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

COQUETTERIE.

LE manege de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse ; car, pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul mal traité que caressé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

VOULEZ-VOUS voir un personnage embarrassé ? Placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (sûrement l'exemple ne sera pas plus rare,) vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le change à tous deux, & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant

ſes dupes ? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit ſur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte, croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi, chacun content de ſon partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

UNE certaine Coquetterie maligne & railleuſe déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid !

COUPS DU SORT.

TOUT ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il y a des caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, & la nature ne fait ni Princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce ſatrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera dans la pauvreté ce publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécile qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi

vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; moi je le mépriſe ; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout, s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir, s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois, * jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner ſur elle.

INSTITUTIONS SOCIALES.

L'Homme naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable.

* *Vonone, fils de Phraates, Roi des Parthes.*

L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes Institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, & transporter le *moi* dans l'unité commune; ensorte que chaque particulier ne se croie plus un; mais partie de l'unité, & ne soit plus sensible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius, c'étoit un Romain: même il aimoit la Patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger, il refusoit de siéger au Sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit & s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

LE Lacédémonien Pedarete se présente pour être admis au Conseil des trois cens, il est rejetté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit: voilà le Citoyen.

UNE femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil esclave, t'ai-je demandé celà? Nous avons gagnés la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la Citoyenne.

PEUPLE.

IL n'y a qu'un pas du ſavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte les loix, & ne veut point rafiner ſur les anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſentencieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes ſont la morale du peuple ; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons.

Generalement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'eſt ſans doute une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs, ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe ; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent

l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

C'EST le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux ; car, s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

TOUTES les Capitales se ressemblent ; tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent ; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes-pratiques sont les mêmes. On sait quelles especes d'hommes doivent se rassembler dans les Cours. On sait quelles mœurs l'entassement du peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une ville composée de deux cens mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une nation. Voyez en passant la capitale, mais allez observer au loin le pays. Les Français ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine ; les Anglais sont plus Anglais en Mercie qu'à Londres, & les Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caracterise, & se montre tel qu'il est sans mêlange : c'est là que les bons & les mau-

vais

vais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

C'EST le peuple qui compose le genre humain; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états; si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense toutes les distinctions civiles disparoissent: il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme illustre; il n'y discerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté: & si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent, s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

GOUVERNEMENT.

UNE des regles faciles & simples pour juger de la bonté relative des gouvernemens, est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'état tend à sa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs: car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déja le déclin de l'Em-

E

pire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les citoyens à se marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du Gouvernement, car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture : je n'en veux pas davantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-temps.

CE n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du ministere : dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il est vrai que la nation soit libre : dans quelque pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vu que les villes connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même pour la ville & pour la campagne. Or, c'est la cam-

pagne qui fait le pays, & c'eſt le peuple de la campagne qui fait la nation.

Il y a des peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintre ; il y a des gouvernemens ſans caractere, auxquels il ne faut pas d'hiſtoriens, & où ſi-tôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera.

ROI, ROYAUME.

ARCHIMEDE aſſis tranquillement ſur le rivage & tirant ſans peine à flot un grand vaiſſeau, nous repréſente un Monarque habile gouvernant de ſon cabinet ſes vaſtes Etats, & faiſant tout mouvoir en paroiſſant immobile. Les plus grands Rois qu'ait célébré l'hiſtoire n'ont point été élevés pour regner ; c'eſt une ſcience qu'on ne poſſede jamais moins qu'après l'avoir trop appriſe, & qu'on acquiert mieux en obéiſſant qu'en commandant.

POUR qu'un Etat Monarchique pût être bien gouverné, il faudroit que ſa grandeur ou ſon étendue fût meſurée aux facultés de celui qui gouverne. Il eſt plus aiſé de conquérir que de régir. Avec un levier ſuffiſant, d'un doigt on peut ébranler le monde, mais pour le ſoutenir il faut les épaules d'Hercule.

LE ſeul éloge digne d'un Roi, eſt celui qui ſe fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

QUE les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs Conſeils les gens les plus capables de

les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les Savans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables asyles, qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse ; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumieres & la sagesse seules d'un autre, les Savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

LÉGISLATEUR.

CELUI qui ose entreprendre d'instituer un Peuple doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la Nature humaine ; de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait & solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie & son être : d'altérer la constitution de l'homme pour la renforcer ; de substituer une existence partielle & morale à l'existence physique & indépendante que nous avons tous reçue de la Nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses

forces propres pour lui en donner qui lui ſoient étrangeres, & dont il ne puiſſe faire uſage ſans le ſecours d'autrui. Plus ces forces naturelles ſon mortes & anéanties, plus les acquiſes ſont grandes & durables, plus auſſi l'inſtitution eſt ſolide & parfaite; enſorte que ſi chaque Citoyen n'eſt rien, ne peut rien, que par tous les autres, & que la force acquiſe par-tout ſoit égale ou ſupérieure à la ſomme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la Légiſlation eſt au plus haut point de perfection qu'elle puiſſe atteindre.

S'IL eſt vrai qu'un grand Prince eſt un homme rare, que ſera-ce d'un grand Légiſlateur? Le premier n'a qu'à ſuivre le modele que l'autre doit propoſer. Celui-ci eſt le méchanicien qui invente la machine, celui-là n'eſt que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

UN Peuple ne devient célebre que quand ſa légiſlation commence à décliner. On ignore durant combien de ſiecles l'inſtitution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût queſtion d'eux dans le reſte de la Grece.

LOI.

C'EST à la Loi ſeule que les hommes doivent la juſtice & la liberté. C'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque Citoyen les préceptes de la raiſon publique, & lui apprend à agir ſelon les maximes de ſon propre jugement,

& à n'être pas en contradiction avec lui-même C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent; car si-tôt qu'indépendamment des Loix, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature, où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

La Loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive & de bouclier contre le foible; & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du Peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'est une intégrité sévere à rendre justice à tous, & sur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déja fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des Loix; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misere du pauvre; le premier les élude, le second leur échappe; l'un brise la toile, & l'autre passe au travers.

LIBERTÉ.

Il en est de la Liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues. Je connoissois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape, qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persepolis; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Les esclaves perdent tout dans leurs fers jusqu'au desir d'en sortir : ils aiment leur servitude comme les compagnons d'Ulisse aimoient leur abrutissement.

Il est incontestable, c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique, & que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les asservir. Si nous avons un Prince, disoit Pline à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.

Il n'y a que la force de l'Etat qui fasse la liberté de ses membres.

DÉPENDANCE.

Il y a deux sortes de Dépendances. Celle des choses qui est de la nature; celle des hommes qui est de la société. La Dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la Dépendance des hommes étant désordonnée, les engendre tous, & c'est par elle que le maître & l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les loix des nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état ci

vil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt des vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

LUXE.

LE luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite.

CE n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour, sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

LA vanité & l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres; & le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe. (1)

LE luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres; mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

LE luxe nourrit cent pauvres dans nos villes & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & des artistes pour fournir à leur superfluité, & perdu pour subsistance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit, précisément, parce qu'il faut

(1) *A mesure que le luxe corrompt les mœurs, dit un Auteur moderne, les sciences les adoucissent : semblables aux Prieres dans Homere, qui parcourent toujours la terre à la suite de l'injustice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité.*

du galon aux autres. Le gaſpillage des matieres qui ſervent à la nourriture des hommes, ſuffit ſeul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuiſines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs ſur nos tables; voilà pourquoi le payſan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymmétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide; mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe? L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte? L'idée de la grandeur? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaiſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il

ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere!

RICHES, RICHESSES.

TOUS les Riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain.

LES pauvres gémiſſent ſous le joug des riches, & les riches ſous le joug des préjugés.

RICHESSE ne fait point riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépuiſables que les richeſſes; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de ſa dépenſe, mais à proportion qu'on la ſait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſu tirer d'une moindre ſomme?

IL n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les deſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins.

MENDIANS.

NOURRIR les Mendians, c'est contribuer à multiplier les gueux & les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, & se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire. Voilà les maximes dont de complaisans raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

ON souffre & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de Mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce Mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paie un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même: tout ce qu'on sent à la Tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagé donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des Mendians est onéreux à l'Etat, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolere, n'en peut-on pas dire autant? C'est au Souverain de faire ensorte qu'il n'y ait point de Mendians; mais, pour les rebuter de leur profession, faut-il rendre les Citoyens in-

humains & dénaturés ? Pour moi, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'état, je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort; & comment puis-je être ſûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'eſt pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de miſere, & que mon refus va réduire au déſeſpoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne ſeroit pour eux un ſecours réel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Une petite monnoie ou un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner & ſont une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte* ; comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, qu'il eût d'autres greniers ſur la terre que les magaſins des riches ? Enfin, quoi qu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſeres.

NOURRIR les mendians, c'eſt, diſent les détracteurs de l'aumône, former des pépinieres de voleurs; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians; mais, quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de

peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or, tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône, s'il songeoit qu'elle pût sauver deux hommes, l'un d'un crime & l'autre de la mort ? J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres ; mais ces peres opulens & durs les méconnoissent & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

SUICIDE.

TU veux cesser de vivre ; mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis, la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans

l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré : mais sa vie active & morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagere, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis, la vie est un mal. Tôt ou tard tu sera consolé, & tu diras, la vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que son dix, vingt, trente ans, pour un être immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta destination.

Le Suicide eſt une mort furtive & honteuſe. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde. Philoſophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre ſans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité, par cela ſeul qu'il exiſte ?

Jeune inſenſé ! s'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſera tenté d'en ſortir, dis en toi-même : *que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir :* puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas ; meurs, tu n'es qu'un méchant.

DUEL.

Gardez-vous de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats.

En quoi conſiſte ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain ; ſavoir, que tous les devoirs de la ſociété ſont ſuppléés par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, frippon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſait ſe battre ; que le menſonge ſe change en

vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentilesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce! Le veux-tu boire?

LES plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquêrir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des préjugés, il ne peut ni passer ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où regne un usage contraire?

traire ? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'HOMME droit, dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui récusent, & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

LES hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere.

TEL fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir: l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'en-

nemi, dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

EXCES DU VIN.

TOUTE intempérance est vicieuse, & surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au moins sa raison pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant. Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise ; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près.

COMBIEN de vertus apparentes cachent souvent des vices réels ! Le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans le pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adulteres, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime ; à Naples elle est en horreur ; mais au fond laquelle est la plus à craindre, de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien ?

NE calomnions point le vice même, n'a-t-il

pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

MALADIES.

L'EXTREME inégalité dans la maniere de vivre; l'excès d'oisiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres; la facilité d'irriter & de satisfaire nos appétits & notre sensualité; les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffans, & les accablent d'indigestions; la mauvaise nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion; les veilles, les excès de toute espece; les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues & l'épuisement d'esprit, les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées; voilà les funestes garans que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités en conservant la maniere de vivre simple, uniforme & solitaire, qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destiné à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre

nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé.

MÉDECINE, MÉDECINS.

UN corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la médecine, Art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais pour moi, de quelle maladie nous guériſſent les Médecins, mais je ſais qu'ils nous en donnent de bien funeſte ; la lâcheté, la puſillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guériſſent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher des cadavres? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point ſortir de leurs mains.

LA médecine eſt à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur temps le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les ménacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles ; celui de n'être pas morts.

LES hommes font ſur l'uſage de la médecine les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la vérité Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués,

& l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paſſent en même-temps. La ſcience qui inſtruit & la médecine qui guérit ſont fort bonnes ſans doute; mais la ſcience qui trompe & la médecine qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion: ſi nous ſavions ignorer la vérité, nous ne ſerions jamais les dupes du menſonge; ſi nous ſavions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la médecine ne ſoit utile à quelques hommes; mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

ON me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin; mais que la médecine en elle-même eſt infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin: car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'Artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'Art.

CET Art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres: il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance; il uſe la vie au lieu de la prolonger: & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpece; puiſqu'il nous ôte à la ſociété par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre: celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril,

le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

VOULEZ-VOUS trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guere à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philosophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur & lui font désapprendre à mourir.

LA seule partie utile de la médecine est l'hygiene. Encore l'hygiene est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

VIS selon la nature, soit patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort ; mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur Art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet Art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta derniere heure.



MORT.

SI nous étions immortels, nous ferions des êtres très-miférables. Il eft dur de mourir; mais il eft doux d'efpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

SI l'on nous offroit l'immortalité fur la terre, qui eft-ce qui voudroit accepter ce trifte préfent? Quelle reffource, quel efpoir, quelle confolation nous refteroit-il contre les rigueurs du fort & contre les injuftices des hommes? L'ignorant, qui ne prévoit rien, fent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-favoir & la fauffe fageffe qui, prolongeant nos vues jufqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceffité de mourir n'eft à l'homme fage qu'une raifon pour fupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conferver.

ON croit que l'homme a un vif amour pour fa confervation, & cela eft vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le fentons, eft en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour fe conferver qu'autant que les moyens font en fon pouvoir; fi-tôt que ces moyens lui échappent, il fe tranquillife & meurt fans fe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réfignation nous vient de la nature. Les fauvages, ainfi que les bêtes, fe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent

presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison, mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entiere que la premiere.

VIVRE libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

QUAND on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut retablir par des remedes ; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est fait en l'offensant.

ETUDE.

QUAND on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres : c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête & de se les approprier.

LA grande erreur de ceux qui étudient est de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fond ; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau ; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins

connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuient sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire, ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les considérer, on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

ETUDE DU MONDE.

L'ETUDE du monde est remplie de difficultés, & il est difficile de savoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philosophe, il le considere à part, & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité,

& il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

ON ne peut pas non plus voir & méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde & la solitude, toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grandes espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré ; & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

C'EST encore une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ETUDE DES SCIENCES.

PARMI tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des Sciences, nous aurons grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

PLUS nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

SCIENCES ET ARTS.

L'ESPRIT a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en sont l'agrément.

LE besoin éleva les trônes; les Sciences & les Arts les ont affermis.

PUISSANCES de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les; heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile, en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

IL y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu, ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

PLUS l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose : c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse.

QUE de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences ! par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elles ? Le désavantage est visible; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être.

C'EST un grand mal, que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe : né comme eux de l'oisi-

veté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont ſans lui.

QUAND les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils ſe laſſerent de ces incommodes ſpectateurs, & les réléguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chaſſerent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne ſe diſtinguerent plus des maiſons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais pouſſés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des palais des Grands ſur des colonnes de marbre, & gravés ſur des chapiteaux corinthiens.

O, Fabricius! qu'eût penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes? „ Dieux! euſſiez-vous dit, que ſont devenus ces „ toîts de chaume & ces foyers ruſtiques qu'ha- „ bitoient jadis la modération & la vertu? Quelle „ ſplendeur funeſte a ſuccédé à la ſimplicité Ro- „ maine? Quel eſt ce langage étranger? Quelles „ ſont ces mœurs efféminées? Que ſignifient ces „ ſtatues, ces tableaux, ces édifices? Inſenſés, „ qu'avez vous fait? Vous, les maîtres des Na- „ tions, vous vous êtes rendus les eſclaves des „ hommes frivoles que vous avez vaincus! Ce ſont „ des Rhéteurs qui vous gouvernent! c'eſt pour „ enrichir des Architectes, des Peintres, des „ Statuaires & des Hiſtrions que vous avez ar-

„ roſé de votre ſang la Grece & l'Aſie ! les dé„ pouilles de Carthage ſont la proie d'un joueur „ de flûte! Romains, hâtez-vous de renverſer ces „ amphithéatres, briſez ces marbres, brûlez ces „ tableaux, chaſſez ces eſclaves qui vous ſubju„ guent, & dont les funeſtes arts vous corrom„ pent. Que d'autres mains s'illuſtrent par de „ vains talens : le ſeul talent digne de Rome eſt „ celui de conquérir le monde & d'y faire re„ gner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat „ pour une aſſemblée de Rois, il ne fut ébloui, „ ni par une pompe vaine, ni par une élégance „ recherchée. Il n'y entendit point cette éloquen„ ce frivole, l'étude & le charme des hommes „ futiles. Que vit donc Cynéas de ſi majeſtueux? „ O, citoyens ! il vit un ſpectacle que ne don„ neront jamais vos richeſſes, ni tous vos arts: „ le plus beau ſpectacle qui ait jamais paru ſous „ le Ciel, l'aſſemblée de deux cens hommes ver„ tueux, dignes de commander à Rome, & de „ gouverner la terre. „

Le goût des Lettres & des beaux Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être un homme de bien. Delà naît encore cette autre inconſéquence, qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent.

Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la ſociété; & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme

de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur: & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables: son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil; son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens: il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est Philosophe.

En même-temps que la culture des Sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du Philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe de talens agréables veut plaire, être admiré; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul: je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. Delà naissent d'un côté, les rafinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rappetissent l'ame, & corrompent le cœur; & de l'autre les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

La Science n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réfléxion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter des biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les deſirs ; & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers des voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, & la lumiere & l'honneur du genre humain ; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle ; car ſi tous les hommes étoient des Socrate, la Science alors ne leur ſeroit pas nuiſible ; mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples, ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la médecine, eſt forcé de recourir encore aux Médecins pour ſe conſerver en vie ; & c'eſt ainſi que les Arts & les Sciences, après avoir fait

éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu; mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances; à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

TALENT.

LA Nature semble avoir partagé des talens divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés.

IL y a deux choses à considérer avant le talent; savoir, les mœurs & la félicité. L'homme est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient, sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux; & pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

POUR suivre son talent il faut le connoître.

Est-

Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment celui dont l'éducation aura été négligée, ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens ? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition.

LE vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être un Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte.

ON n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; eſt-ce bien là l'ordre de la Nature ?

QUAND chacun connoitroit ſon Talent, & voudroit le ſuivre, combien le pourroient ? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles ? Combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manege & la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne.

TANT d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiſcrétement les ſujets, on les confond; le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dus au plus habile, ſont tous pour le plus intrigant.

S'IL exiſtoit une ſociété où les emplois & les

rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des regles plus sûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Il est difficile de croire que tous les talens divers doivent être développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possedent fût exactement proportionné aux besoins de la société; & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'Agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

Les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais, à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se développent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

GOUT.

LE bon n'eſt que le beau mis en action; l'un tient intimement à l'autre & ils ont tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il s'enſuit que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu, doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les genres de beauté.

ON s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un Peintre, à l'aſpect d'un beau payſage, ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon? Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment, & dont le goût ſeul décide?

Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment.

LE luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'EST ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme: ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais, quand la facilité de jouir

attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer ; & c'est là, ce me semble, une raison des plus sensibles, pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

LE goût se corrompt par une délicatesse excessive qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse mene à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient ; cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumieres s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses, y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a peut-être à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant, c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive ; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent ; on apprend beaucoup plus dans la conversation des Auteurs que dans leurs livres ; & les Auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris : bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

IMAGINATION.

LE pouvoir immédiat de ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les deſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature ; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les deſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete.

MALHEUR à qui n'a plus rien à deſirer ! il perd pour ainſi dire tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il deſire, le ſoumet à ſon imagination, qui le lui rend préſent & ſenſible, qui le lui livre en quelque ſorte ; & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de ſa paſſion. Mais tout ce preſtige diſparoît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du poſſeſſeur ; on ne ſe figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on poſſede, l'illuſion ceſſe où commence la jouiſſance.

EN toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la reveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

L'ODORAT est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus : le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piege aussi foible qu'on pense ; & je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

LE Souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

QUOIQUE l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, il y a des imaginations fougueuses, qui sur un mot portent tout à l'extrême, avec lesquelles il vaut mieux suivre une route contraire & les accabler d'abord pour leur ménager ensuite des adoucissemens.



SIGNES.

UNE des erreurs de notre âge eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

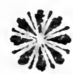
DANS les ſiecles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres que par la force & par l'intérêt; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables. Dans le gouvernement, l'auguſte appareil de la puiſſance royale en impoſoit aux ſujets. Des marques de dignités, un trône, un ſceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; ſans ſoldats, ſans ménaces, ſi-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le Clergé Romain les a très-habilement conſervés, & à ſon exemple quelques républiques, ent'autres celle de Veniſe. Auſſi le gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore, ſous l'appareil de ſon antique majeſté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; & après le Pape orné de ſa tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de Veniſe ſans pouvoir, ſans autorité ; mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa corne ducale, d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tyrannique gouvernement.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux ; mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots ; mais par des ſignes ; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs diſcours ? Quel circuit de paroles eût auſſi bien rendu les mêmes idées ? Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris & cinq fleches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans

rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes ; plus elle sera menaçante & moins elle effraiera : ce ne sera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

QUE d'attentions chez les Romains à la langue des signes ! des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, des saies, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fut pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, Ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !



IDÉES.

LA maniere de former des idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide ; celui qui ſe contente de rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte ; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires, qui n'ont ni réalité, ni apparence, eſt un fou ; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit.

LES idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations, auſſi bien que dans les ſenſations complexes, que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception, ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence ; mais elle eſt grande. Jamais la nature ne nous trompe ; c'eſt toujours nous qui nous trompons.



ACCENT.

SE piquer de n'avoir point d'accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'accent eſt l'ame du diſcours ; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole. C'eſt peut être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens ſans qu'ils ſe ſentent. A l'accent proſcrit ſuccedent des manieres de prononcer ridicules, affectées & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque ſur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien eſt ce qui rend généralement l'abord du Français repouſſant & déſagréable aux autres nations. Au lieu de mettre de l'accent dans ſon parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

THÉATRE.

LE mal qu'on reproche au théatre n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu : les douces émotions qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé ; mais elles en font naître le beſoin ; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir ; elles ne choiſiſſent pas la perſonne

qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix.

Si les héros de quelques pieces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage; & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

MUSIQUE.

TOUTE Musique ne peut être composée que de ces trois choses; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure.

L'HARMONIE n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la Muſique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur juſteſſe, & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant ; mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés ; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la Muſique ſur l'ame ; forme les plus ſavantes ſucceſſions d'accords, ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants ſans aucune harmonie ſont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſimples, ils ſeront intéreſſans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſu dire au cœur.

L'HARMONIE ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les nations, ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie ; ainſi, c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Muſique nationale : d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit reſſentir ſa plus grande influence.

ON peut concevoir des langues plus propres à la muſique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le ſeroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations. Que réſulteroit-il de

la Musique appliquée à une telle langue ? Premiérement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroit d'exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, & la Musique seroit insipide & monotone ; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison, & quand on voudroit presser un peu le mouvement, sa vîtesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

LA mesure, la troisieme partie essentielle à la Musique, est à peu près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais, si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis. La mesure dépend aussi de la langue, & singuliérement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Prosodie* ; ceci est évident, car il est nécessaire que la mesure suive les combinaisons des breves & des longues qui se trouvent toujours dans une langue. Or, supposons une nation dont la langue n'eût qu'une mauvaise prosodie ; c'est-à dire, une prosodie peu marquée, sans exactitude & sans précision, que

les longues & les breves n'eussent pas entr'elles en durées & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier ; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit, sur-tout, de cette irrégularité ; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer la mesure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels, & sans précision.

ASSEMBLÉES DE DANSE.

JE n'ai j'amais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort dans la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupa-

tion la plus louable eſt ſuſpecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme ſont deſtinés l'un pour l'autre, la fin de la nature & qu'ils ſoient unis par le mariage. Toute fauſſe religion combat la nature, la notre ſeule qui la ſuit & la rectifie annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas, & qui ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Mais, qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'un pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée, où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin? Eh! quoi, Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la jeuneſſe, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont perſonne n'oſeroit ſortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perſonne, au moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous aimer? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-il pas celui de ſe plaire & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes, qui ſongent à s'unir de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe?

QU'ARRIVE-T-IL dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler

en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher, comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice est ami des ténebres, & jamais l'innocence & le mystere n'habiterent long-temps ensemble.

DESSEIN.

POUR rendre heureusement un Dessein, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le graveur n'imagine aussi les couleurs. De même, dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précede & ce qui suit, & donner au temps de l'action une certaine latitude, sans quoi l'on ne saisira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiste consiste à faire imaginer au spectateur beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche; & cela dépend d'un heureux choix de circonstances, dont celles qu'il rend font supposer celles qu'il ne rend pas.

CONVERSATION, POLITESSE, ART DE TENIR MAISON.

Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit fortement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup parlent peu: il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire: il auroit trop à dire & il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la physionomie; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet.

Le ton de la bonne conversation est coulant & naturel; il n'est ni pesant, ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y

plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, l'ingénieuse raillerie & la morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité; la précision mene à l'élégance; chacun dit son avis, & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui; nul ne défend opiniâtrement le sien; on dispute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens: & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

L'HONNETE intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui, dès la premiere vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

EN général, la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante.

J'ENTRE dans les maisons ouvertes, dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même desir de recevoir leur monde,

& de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle, & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait; la femme, ſans rien ſavoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déja lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde aura pu n'oublier perſonne; mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & en offre; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table; elle diſcerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander, parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table, chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le temps de manger un ſeul morceau; mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne. Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout

bas à l'autre bout de la ſalle ; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tendoit tel propos ou tel geſte ; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, & preſque toujours conforme à la vérité.

MAITRES, DOMESTIQUES.

TOUTE maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez regner la regle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance, c'eſt un être heureux qui commande ici.

UN pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, a pour prix des ſoins continuels qui s'y donne, la continuelle jouiſſance des plus doux ſentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien deſirer de plus que ce dont il jouit : comme cet être immenſe, il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions, mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce qu'il a. Il ne jouiſſoit que du revenu de ſes terres, il jouit encore de ſes terres mêmes en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son Domeſtique lui étoit étranger : il en fait ſon bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les ac-

tions, il s'en donne encore ſur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits.

C'EST une grande erreur dans l'économie domeſtique ainſi que dans la vie civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſappe les fondemens de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir : on ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite.

DANS une maiſon où le Maître eſt ſincérement chéri & reſpecté, tous ſes Domeſtiques ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon Serviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'eſt une police bien ſublime que celle qui fait transformer ainſi le vil métier d'accuſateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, auſſi noble ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

LE précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font tort à perſonne; une injuſtice qu'on voit, qu'on tait & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même ; & comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les frippons, s'il n'eſt frippon lui-même. Ces principes vrais en général d'homme à homme, ſont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du Serviteur au Maître.

QUE penſer de ces maîtres indifférens à tout

hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes de chambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. L'accord des hommes entr'eux ni des femmes entr'elles n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'INSOLENCE des Domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible ; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

LES Valets imitent les Maîtres, & les imitant grossiérement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

QUAND celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé & haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, & dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où est la femme assez perdue pour n'être plus sensible aux ouvrages ? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles en-

tendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre? Heureusement pour leur repos, elles se rassurent en prenant ces argus pour des imbécilles, & se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi, dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils guere à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que l'autorité, & il n'est pas naturel que leur domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maisons, on voit clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques, de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne prendre pas pour tel le plus méchant frippon de tous. Cela seul pourroit dégoûter d'être du nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime, est perdu pour ces malheureux: ils achetent bien cher tout leur or.

CAMPAGNE.

LE travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant; & puis, c'est la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne

reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi, quelquefois encore la voix de la nature amoiit nos cœurs farouches; & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

LES gens de ville ne ſavent pas aimer la Campagne ; ils ne ſavent pas même y être : à peine quand ils y ſont ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent; ils ſont chez eux comme en pays étranger, faut-il s'étonner s'ils s'y déplaiſent!

O temps de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage ! O douce éleve de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi.

C'EST une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit ; les plaiſirs y ſont moins

ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au deſſus du ſéjour des hommes, on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer : tous les deſirs trop vifs s'émouſſent ; ils perdent cette pointe aigue qui les rend douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'eſt ainſi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les paſſions qui font ailleurs ſon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil ſéjour prolongé, & je ſuis ſurpris que des bains de l'air ſalutaire & bienfaiſant des montagnes ne ſoient pas un des grands remedes de la Médecine & de la Morale.

TABLEAU DU LEVER DU SOLEIL.

TRANSPORTONS-NOUS ſur un lieu élevé avant que le Soleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'Aſtre long-temps avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit

enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace: le voile des ténebres s'efface & tombe ; l'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réſeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le Pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demie heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectale ſi grand, ſi beau, ſi délicieux, n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

HISTOIRE.

UN des grands vices de l'hiſtoire eſt qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons ; comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui même, il prend part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déja ſur ſon déclin : toutes nos hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent,

ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient ; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous ne voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins.

IL s'en faut bien que les faits décrits dans l'hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcene, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur.

L'HISTOIRE montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente ; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

LA lecture des vies particulieres eſt préférable pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'hiſtorien le pourſuit par-tout ; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil per-

çant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait mieux connoître. „ Ceux, dit Montagne, qui écrivent les vies, „ d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils „ qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſſe au „ dedans, qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là „ me ſont plus propres : voilà pourquoi c'eſt „ mon homme que Plutarque. "

IL eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

LES anciens hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux : mais nous ne ſavons tirer aucun vrai parti de l'hiſtoire; la critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une inſtruction utile. Les hommes ſenſés doivent regarder l'hiſtoire comme un tiſſu de fables dont la morale eſt très - appropriée au cœur humain.



VOYAGES.

IL y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le temps.

QUICONQUE n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu.

POUR étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens? Pour connoître l'eſpece faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui ſe reſſemblent ſi fort, que ce n'eſt pas la peine de les étudier ſéparément. Qui a vu dix Français les a tous vus: quoiqu'on n'en puiſſe pas dire autant des Anglais & de quelques autres peuples, il eſt pourtant certain que chaque nation a ſon caractere propre & ſpécifique qui ſe tire par induction, non de l'obſervation d'un ſeul de ſes membres, mais de pluſieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix Français connoît les Français.

DE tous les peuples du monde, le Français eſt celui qui voyage le plus; mais, plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des Français dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens

qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglais voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse Anglaise voyage, la noblesse Française ne voyage point : le peuple Français voyage, le peuple Anglais ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les Français ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce & les mains pleines; quand ils voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les Français, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglais ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglais a les préjugés de l'orgueil, & le Français ceux de la vanité.

COMME les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guere que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un Français court chez les Artistes du pays, qu'un Anglais en fait dessiner quelqu'antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savans, l'Espagnol étudie en silence le gouverne-

ment, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

LES anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon temps qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

IL faut avouer auſſi que les caracteres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu à peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communication, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations, point d'Ambaſſadeurs ordinaires ou réſidants continuellement;

les

les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné ; & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

AJOUTEZ à cela que les anciens peuples se regardant la plupart comme autocthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des siecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le temps au climat de faire sur eux des impressions durables, au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les Français d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel : les Persans originaires de Tartarie perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne sont tous que des Scithes diversement dégénérés, quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

VOILA pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les carac-

teres que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le temps de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-etre avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctéſias, Pline, pour avoir repréſenté les habitans de divers pays avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fuſſent reſtés les mêmes. Si nous pouvions conſidérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variés de ſiecle à ſiecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation.

En même-temps que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'hiſtoire naturelle du Genre Humain. L'inſtruction qu'on retire des Voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſavoir ?

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le temps.

Pour parvenir à la connoiſſance des peuples, il faut commencer par tout obſerver dans le premier où l'on ſe trouve, aſſigner enſuite les différences à meſure que l'on parcourt les autres pays, comparer, par exemple, la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur le ſapin, & attendre à juger du premier peuple obſervé qu'on ait obſervé tous les autres.

Les voyages ne conviennent qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie.



HOMME.

DANS l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les sens.

ON façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir: elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister; & abandonné à lui-même, il mourroit de misere avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.

SUPPOSONS qu'un enfant eût à sa naissance, la stature & la force d'un homme fait, qu'il sortît, pour ainsi dire, du sein de sa mere comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant seroit un parfait imbécile, un automate, une statue immobile & presque insensible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit personne, il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seulement il

n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne seroient point dans ses yeux, les sons ne seroient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucheroit ne seroient point sur le sien, il ne sauroit pas même qu'il en a un : le contact de ses mains seroit dans son cerveau ; toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point ; il n'existeroit que le commun *sensorium*, il n'auroit qu'une seule idée, savoir, celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations, & cette idée, ou plutôt ce sentiment seroit la seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

LE sort de l'homme est de souffrir dans tous les temps ; le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans son enfance que des maux physiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui, bien plusrarement qu'eux, nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a guere que celles de l'ame qui produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, & c'est le notre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

TANT que les hommes se contenterent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leur fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques grossiers instrumens de musique ; en un mot, tant qu'ils ne

s'apliquerent qu'à des ouvrages qu'un ſeul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas beſoin du concours de pluſieurs mains, ils vécurent libres, ſains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant; mais dès l'inſtant qu'un homme eut beſoin du ſecours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un ſeul d'avoir des proviſions pour deux, l'égalité diſparut, la propriété s'introduiſit, le travail devint néceſſaire; & les vaſtes forêts ſe changerent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroſer de la ſueur des hommes, & dans leſquelles on vit bientôt l'eſclavage & la miſere germer & croître avec les moiſſons.

LA métallurgie & l'agriculture furent les deux arts, dont l'invention produiſit cette grande révolution. Pour le poëte c'eſt l'or & l'argent; mais pour le philoſophe, ce ſont le fer & le bled qui ont civiliſé les hommes, & perdu le genre humain.

LES hommes ne ſont point faits pour être entaſſés en fourmillieres; mais épars ſur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils ſe raſſemblent, plus ils ſe corrompent. Les infirmités du corps, ainſi que les vices de l'ame, ſont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme eſt de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entaſſés comme des moutons périroient tous en très-peu de temps. L'haleine de l'homme eſt mortelle à ſes ſemblables: cela n'eſt pas moins vrai au propre qu'au figuré.

S'IL ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas

besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste ; mais puisque le masque n'est pas l'homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont, non-pas afin qu'ils les haïssent ; mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine ; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même-temps la loi qui les regle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même ; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner : en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la regle de ses actions.

Les hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle, ne sachant pas l'employer ; ils se plaignent de la rapidité du temps, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare ; l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain ; l'autre à dix ans delà ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer.

Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul entre vous qui sache

mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera pas trop courte : vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

ÉTUDE DE L'HOMME.

UN cœur droit est le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la premiere moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entr'elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en sait apprécier les objets, & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

La jeunesse du sage & le temps de son expérience, ses passions en sont les instrumens ; mais, après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire du dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître.



LIBERTÉ DE L'HOMME.

NUL être matériel n'eſt actif par lui-même; & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens: & ce ſentiment qui parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent, & qui agit ſur eux; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même, quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux ſenſations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

GRANDEUR DE L'HOMME.

L'HOMME eſt le Roi de la terre qu'il habite; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la

terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi? je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports, je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUAND on dit que l'homme eſt foible que veut-on dire? Ce mot de foibleſſe indique un rapport; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fût-il un inſecte, vn ver, eſt un être fort; celui dont les beſoins paſſent la force, fût-il un éléphant, un lion, fût-il un conquérant, un héros, fût-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'Homme eſt très-fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt: il eſt très-foible quand il veut s'élever au deſſus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contraire, ſi votre orgueil s'étend plus qu'elles. Meſurons le rayon de notre ſphere, & reſtons au centre, comme l'inſecte au milieu de ſa toile, nous

nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.

SAGESSE HUMAINE.

LE grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piege une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qui ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

QUE tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'être pour qui les temps n'ont point de succession, ni les lieux de distance ! nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugemens seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain, nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers

& les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & si nous ne trouverons pas notre misere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la regle de la sagesse humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faisons ce qu'elle nous inspire.

HOMME SAUVAGE.

LES desirs de l'Homme sauvage ne passent pas ses besoins physiques : les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle & le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & non la mort ; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir ; & la connoissance de la mort & de ses terreurs, est une des premieres acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

SEUL, oisif & toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguer sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal : au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la molesse, & la sensualité, doivent rester dans un état de grof-

ſiéreté, qui exclut en lui toute eſpece de délicateſſe ; & ſes ſens ſe trouvant partagés ſur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudeſſe extrême, la vue, l'ouie & l'odorat de la plus grande ſubtilité. Tel eſt l'état animal en général, & c'eſt auſſi, ſelon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples ſauvages.

Le corps de l'homme ſauvage étant le ſeul inſtrument qu'il connoiſſe, il l'emploie à divers uſages, dont, par le défaut d'exercice, les notres ſont incapables ; & c'eſt notre induſtrie qui nous ôte la force & l'agilité que la néceſſité oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, ſon poignet romperoit-il de ſi fortes branches ? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur ? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il ſi légérement ſur un arbre ? S'il avoit eu un cheval, ſeroit-il ſi vîte à la courſe ? Laiſſez à l'Homme civiliſé le temps de raſſembler toutes ſes machines autour de lui : on ne peut douter qu'il ne ſurmonte facilement l'homme ſauvage ; mais ſi vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & déſarmés vis-à vis l'un de l'autre, & vous connoîtrez bientôt quel eſt l'avantage d'avoir ſans ceſſe toutes ſes forces à ſa diſpoſition d'être toujours prêt à tout événement, & de ſe porter, pour ainſi dire, toujours tout entier avec ſoi.

Il y a deux ſortes d'hommes dont les corps ſont dans un exercice continuel, & qui sûrement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame ; ſavoir, les payſans & les ſauvages. Les premiers ſont ruſtiques, groſſiers, mal-adroits ; les autres connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un payſan, ni rien

de plus fin qu'un ſauvage. D'où vient cette différence ? C'eſt que le premier faiſant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à ſon pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès ſa jeuneſſe, ne va jamais que par routine ; & dans ſa vie preſqu'automate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

POUR le ſauvage, c'eſt autre choſe ; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie ; il ne fait pas un mouvement, pas un pas ſans en avoir d'avance enviſagé les ſuites. Ainſi, plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire ; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

HOMME CIVIL.

LE paſſage de l'état de nature à l'état civil a produit dans l'homme un changement très-remarquable, en ſubſtituant dans ſa conduite la juſtice à l'inſtinct, & donnant à ſes actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'eſt alors ſeulement que la voix du devoir ſuccédant à l'impulſion phyſique, & le droit à l'appétit, l'homme, qui juſques-là n'avoit regardé que lui-même, ſe voit forcé d'agir ſur d'autres principes, & de conſulter ſa raiſon avant d'écouter ſes penchans. Quoiqu'il ſe prive dans cet état de pluſieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de ſi grands, ſes facultés s'exercent & ſe développent,

ſes idées s'étendent, ſes ſentimens s'ennobliſſent, ſon ame toute entiere s'éleve à tel point, que ſi les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient ſouvent au deſſous de celle dont il eſt ſorti, il devroit bénir ſans ceſſe l'inſtant heureux qui l'en arracha pour jamais ; & qui, d'un animal ſtupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Où eſt l'homme de bien qui ne doit rien à ſon pays ? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce qu'il y a des plus précieux pour l'homme, la moralité de ſes actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre ; mais n'ayant rien à combattre pour ſuivre ſes penchans, il eût été bon ſans mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il ſait l'être malgré ſes paſſions. La ſeule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne ſert que de prétexte aux autres, eſt pour lui ſeul un motif réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun profit des loix ; elles lui donnent le courage d'être juſte, même parmi les méchans. Il n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à regner ſur lui.

Différence de l'Homme policé & de l'Homme ſauvage.

L'HOMME ſauvage & l'Homme policé different tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur ſuprême de l'un, réduiroit l'autre au déſeſpoir. Le premier

ne respire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & rester oisif, & l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il haït, & aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection ; & fier de son esclavage, il parle avec dedain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ?

LE sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.

L'HOMME sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poings ; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié. Mais, chez l'homme en société, ce sont bien

d'autres affaires; il s'agit premiérement de pourvoir au néceſſaire & puis au ſuperflu, enſuite viennent les délices, & puis les immenſes richeſſes, & puis des ſujets, & puis des eſclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que moins les beſoins ſont naturels & preſſans, plus les paſſions augmentent, & qui pis eſt, le pouvoir de les ſatisfaire, de ſorte qu'après de longues proſpérités, après avoir englouti bien des tréſors & déſolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, juſqu'à ce qu'il ſoit l'unique maître de l'univers. Tel eſt en abrégé le tableau moral, ſinon de la vie humaine, au moins des prétentions ſecretes du cœur de tout homme civiliſé.

L'HOMME COMPARÉ A L'ANIMAL.

JE ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuſe, à qui la nature a donné des ſens pour ſe remonter elle-même, & pour ſe garantir, juſqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois préciſément les mêmes choſes dans la machine humaine, avec cette différence que la nature ſeule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux ſiennes, en qualité d'agent libre. L'un choiſit ou rejette par inſtinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la regle qui lui eſt preſcrite, même quand il lui ſeroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte ſouvent à ſon préjudice. C'eſt ainſi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un baſſin rempli de viandes, & un chat ſur un tas de

fruits, ou de grains, quoique l'un & l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer : c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fievre & la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point ; & l'homme ne differe à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister ; & c'est sur-tout dans la confiance de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame : car la physique explique en quelque maniere le méchanisme des sens, & la formation des idées : mais, dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi

nous tant dans l'espece que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, & son espece, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que la *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ?

FEMME.

LA femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'est celle de la nature antérieure à l'amour même.

LA rigidité des devoirs relatifs des deux sexes, n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, & tout mari infidele qui prive sa femme du seul

prix des austeres devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare : mais la femme infidelle fait plus ; elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature : en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

LES anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes, mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes ; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? Delà venoit encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuses & des filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards

qu'ils lui devoient ; de mettre une honnête fille ſur la ſcene, ſeulement en repréſentation. En un mot, l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

CHEZ nous, au contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit ; de qui l'on parle le plus ; qu'on voit le plus dans le monde ; chez qui l'on dîne le plus ſouvent ; qui donne le plus impérieuſement le ton ; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs dégrés & leurs places, & dont les humbles ſavans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la ſcene, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſavent rien, quoiqu'elles jugent de tout ; mais au théatre, ſavantes du ſavoir des hommes, philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbécilles ſpectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes, c'eſt toujours une femme qui ſait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'eſt toujours la dame de cour qui fait dire le cathéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles pieces. La bonne eſt ſur le théatre, & les enfans ſont dans le parterre.

LA premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle

doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuantes & persuasives, pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre; mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

LA femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens; elle passe avec les années l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages.

LES femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de paler da-

vantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elle la même activité, & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît : l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

LES femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroitement ; mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace ; leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

LA recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée ; elles n'ont pas non plus assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes ; & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus

allant, qui voit le plus d'objets, c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la nature. La femme qui eſt foible & qui ne voit rien au dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même, & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général ; mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ces regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs de hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en ſyſtême. La femme a plus de d'eſprit, & l'homme plus de génie ; la femme obſerve, & l'homme raiſonne ; de ce concours réſultent la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus sûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpece.

LE monde eſt le livre des femmes; quand elles y liſent mal, c'eſt leur faute, ou quelque paſſion les aveugle.

LA raiſon des femmes eſt une raiſon pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

LES femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus.

SI la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne.

LA préſence d'eſprit, la pénétration, les obſervations fines ſont la ſcience des femmes; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

FEMMES! femmes! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, ſymphatie! Etre ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés! Beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur! c'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.



FILLES.

LES Filles doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui.

UNE petite fille qui aimera sa mere ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais, si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres, plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien; mais, pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées ; & savent de bonne heure se déguiser.

LA premiere chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous les les agremens de la parure ne leur suffisent point, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas si-tôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut

déja chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintient, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie, de nouveaux talens ſe préſentent, & font déja ſentir leur utilité.

EN France, les filles vivent dans des couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens c'étoit tout le contraire : les filles avoient beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux filles à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette reforme, & malheureuſement elles donnent le ton.

IL eſt indigne d'un homme d'honneur d'abuſer de la ſimplicité d'une jeune fille, pour uſurper en ſecret les mêmes libertés qu'elle peut ſouffrir devant tout le monde. Car on ſait ce que la bienſéance peut tolérer en public ; mais on ignore où s'arrête dans l'ombre du myſtere, celui qui ſe fait ſeul juge de ſes fantaiſies.

VOULEZ-VOUS inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes ? Sans leur dire inceſſamment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ;

montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresse, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs ; mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de regner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! & depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de colleges : grand malheur ! eh ! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils seroient plus sensément & plus honnêtement élevés ! Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries ? Leur fait-on mal-

gré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y conſentiront de bon cœur ! plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux Femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, on les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Pour moi je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le haram d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Perſonne n'a-t-il vu d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun fait fournir du ſien aux amuſemens communs ? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y

goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

SOCIÉTÉ CONJUGALE.

LA relation sociale des Sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendants l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur Société ne pourroit subsister. Mais, dans l'harmonie qui regne entr'eux, tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre, chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

L'EMPIRE de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs Elle doit regner dans la maison comme un Ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais, quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misere, scandale & déshonneur.

JE ne connois pour les deux sexes que deux

classes réellement distinguées ; l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les Offices de Ciceron pour être homme de bien, & la femme du monde la plus honnête, sait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'AILLEURS, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élévera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis poliçons, jamais de bons esprits, ni des enfans aimables.

IL ne convient donc pas à un homme qui a

de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossiérement élevée, qu'une fille savante & bel esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

LA grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit

sans

ſans ceſſe entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une & l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage: mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage, il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

DESIREZ en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plaît à ſon mari comme le premier jour.

LA diverſité de fortune & d'état s'éclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle de caractere & d'humeur, demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour, choiſit mal; le pere qui n'a de regle que l'opinion, choiſit plus mal encore.

PEUT-ON ſe faire un ſort excluſif dans le mariage? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe?

Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi touchant, auſſi reſpectable que celui d'une mere de famille entourée de ſes enfans, reglant les travaux de ſes

domeſtiques, procurant à ſon mari une vie heureuſe, & gouvernant ſagement ſa maiſon ? C'eſt là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; & c'eſt là qu'elle inſpire vraiment du reſpect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maîtreſſe eſt abſente, eſt un corps ſans ame qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de ſa maiſon perd ſon plus grand luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornemens, elle ſe montre avec indécence.

Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi, quiconque oſe la corrompre, peche premiérement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

L'amour n'eſt pas toujours néceſſaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions &

d'âges que de caracteres & d'humeurs, suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre; mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

POURQUOI les femmes doivent-elles vivre retirées & séparées des hommes ? Ferons-nous cette injure au Sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes ; c'est cette douce & timide modestie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne ; c'est cette réserve attentive & piquante, qui, nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les desirs & le respect, sert, pour ainsi dire, de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux

mêmes ne sont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette sage & discrette réserve, sans caprice & sans refus, elles savent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles.

PAR plusieurs raisons tirées de la nature de la chose, le pere doit commander dans la famille. Premiérement, l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere; mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2° Quelques légeres qu'on veuille supposer les incommodités particulieres à la femme, comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour le faire pancher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme; parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans, qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari. 3° Les enfans doivent obéir au pere, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens. 4° A l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il donne; sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir.

⁂

DEVOIR DES MERES.

LE devoir des femmes de nourrir leurs enfans n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette queſtion, dont les Médecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes; & pour moi je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

MAIS la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mere que de ſa mammelle? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuſe : la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'un autre au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mere; comment ſera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir; mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature; & l'enfant mal ſoigné aura le temps de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pour lui une tendreſſe de mere.

DE cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre : c'eſt celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa

propre mere, eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir; car où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

LA maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par la cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriſſon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

POINT de mere, point d'enfant. Entr'eux les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté, ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mere avant de ſavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

ON en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mere, une femme les porte à l'excès; lorſqu'elle fait de ſon enfant ſon idole; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le

préſerve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls ſur ſa tête, & combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance ſous les fatigues des hommes faits. Théatis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie eſt belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement: à force de plonger leurs enfans dans la molleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute eſpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des meres de nourrir les enfans dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs; commencez par les meres; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation: tout l'ordre moral s'altere; le naturel s'éteint dans tous les cœurs; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant, le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans; il n'y a point de réſidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang; il n'y a plus ni peres ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs; tous ſe connoiſſent à peine, comment s'aimeroient-ils? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt plus qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentimens de la nature ſe reveiller dans tous les cœurs; l'état va ſe repeupler; ce premier

point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contrepoiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi, de ce ſeul abus corrigé, réſulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

DEVOIR DES PERES.

COMME la véritable nourrice de l'enfant eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainſi, que dans leur ſyſtême: que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

UN pere quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpece, il doit à la ſocété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable peut-être quand il la paie à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere, n'a point

droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-temps sur sa faute des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

MAIS que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paie un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

UN pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir, qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? Qu'il éleve son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déja fait la moitié de l'ouvrage.

ÉDUCATION.

NOUS naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

CETTE éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement

interne de nos facultés & de nos organes eſt l'éducation de la nature : l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

CHACUN de nous eſt donc formé par trois ſortes de maîtres. Le diſciple, dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient, eſt mal élevé & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & va conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

L'ÉDUCATION de l'enfance eſt celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes par préférence, dans vos traités d'éducation ; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes, & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plupart des veuves ſe trouvent preſque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur ſont vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus sûr que celui des peres ; leurs devoirs ſont plus pénibles ; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille ; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui man-

que de respect à son pere, peut, en quelque sorte, être excusé : mais si, dans quelque occasion que ce fût, un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mere, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui durant des années, s'est oubliée elle-même, pour ne s'occuper que de lui, on devroit se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour.

CELUI d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie est le mieux élevé: d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

SI les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique d'éducation établie seroit bonne à certains égards; l'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais, vu la mobilité des choses humaines; vu l'esprit inquiet & remuant de ce siecle qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens ? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

SOUVENEZ-VOUS toujours que l'esprit d'une bonne institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires.

LA partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus éloignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, & le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme, & cela non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

APPROPRIEZ l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux.

METTEZ toutes les les leçons des jeunes gens en actions, plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner.

LE pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

ENFANS.

DANS le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui offrir dans

un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous oppoſez point à cette inquiétude : elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légéreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités ſenſibles ; en regardant, palpant, écoutant, ſur-tout en comparant la vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous ; & ce n'eſt que par notre propre mouvement que nous acquerons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter ; & point du tout, c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau, puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras ; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît ; car ſi-tôt qu'il

n'eſt plus abuſé par les ſens, ſon effort change de cauſe.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De-là, les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être, puiſque toutes leurs ſenſations ſont affectives; quand elles ſont agréables ils en jouiſſent en ſilence, quand elles ſont pénibles, ils le diſent dans leur langage, & demandent du ſoulagement. Or, tant qu'ils ſont éveillés, ils ne peuvent preſque reſter dans un état d'indifférence; ils dorment ou ſont affectés.

Toutes nos langues ſont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes: ſans doute, il y en a une; & c'eſt celle que les enfans parlent avant de ſavoir parler. Cette langue n'eſt pas articulée; mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette langue, entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles, ce n'eſt point le ſens du mot qu'ils entendent; mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mais des enfans, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déja d'expreſſion : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le ſourire, le deſir, l'effroi

naître & passer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentimens est dans les regards.

LES premiers pleurs des enfans sont des prieres : si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi, de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, & l'on voit déja pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrete qui dicte le geste ou le cri.

QUAND l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur ; mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement & à petit pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point.

Ainsi, quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre ; il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe sans savoir ce qu'il fait. Pourquoi cela ? D'abord, la philosophie en va rendre raison par des vices naturels, l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme ; le sentiment de sa foiblesse, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance ; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui ; le moindre changement le trouble & l'inquiete, il voudroit voir regner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions, produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée ? Et où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus ? Le principe actif, commun à tous deux, se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre ; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard, dans celui de l'enfant elle est surabondante & s'étend au dehors ; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il

qu'il défasse, il n'importe, il suffit qu'il change l'état des choses, & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même-temps que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais si-tôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant, & suppléer à leur propre foiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables ; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination ; mais qui le leur donne ; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandissant, on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent pour ainsi dire en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude le fortifie : ainsi succede la fantaisie au besoin : ainsi prennent leurs premieres racines, les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la

nature ; voyons ce qu'il faut pour s'y maintenir.

LOIN d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

IL faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

IL faut dans les secours, qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison ; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

IL faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne savent pas dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

QUAND les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel ; un langage est substitué à l'autre.

IL est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour

leur apprendre ce que c'eſt que bonté ; & puis ils nous diſent gravement, tel eſt l'homme. Oui, tel eſt l'homme que vous avez fait.

On a eſſayé tous les inſtrumens, hors un : le ſeul préciſément qui peut reuſſir ; la liberté bien reglée. Il ne faut point ſe mêler d'élever un enfant quand on ne ſait pas le conduire où l'on veut par les ſeules loix du poſſible & de l'impoſſible. La ſphere de l'un & de l'autre lui étoit également inconnue ; on l'étend, on la reſſerre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pouſſe, on le retient avec le ſeul lien de la néceſſité, ſans qu'il en murmure : on le rend ſouple & docile par la ſeule force des choſes, ſans qu'aucun vice ait l'occaſion de germer en lui ; car jamais les paſſions ne s'animent tant qu'elles ſont de nul effet.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant de ſe meſurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités ſenſibles qui peuvent ſe rapporter à lui, ſa premiere étude eſt une ſorte de phyſique expérimentale, relative à ſa propre conſervation, & dont on le détourne par des études ſpéculatives, avant qu'il ait reconnu ſa place ici-bas. Tandis que ſes organes délicats & flexibles peuvent s'ajuſter aux corps ſur leſquels ils doivent agir, tandis que ſes ſens encore purs ſont exemps d'illuſions, c'eſt le temps d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur ſont propres, c'eſt le temps d'apprendre à connoître les rapports ſenſibles que les choſes ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les ſens, la premiere raiſon de l'homme eſt une raiſon ſenſitive ; c'eſt

elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle : nos premiers maîtres de philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui ; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſentir.

LES penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamans leur appartiennent ; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite, ni liaiſon ; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent, ce même eſprit vous paroîtra lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous dévance, & tantôt il reſte immobile. Un inſtant, vous diriez c'eſt un génie, & l'inſtant d'après, c'eſt un ſot : vous vous tromperiez toujours ; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant & retombe l'inſtant d'après dans ſon aire.

DES enfans étourdis viennent les hommes vulgaires ; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des

ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide, en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécille dans la maiſon. Il étoit taciturne & opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il paſſé pour une brute juſqu'à l'âge de raiſon : ſi Céſar n'eût point vécu, peut-être eût-on traité de viſionnaire ce même Caton, qui pénétra ſon funeſte génie & prévit tous ſes projets de ſi loin. O que ceux qui jugent ſi précipitamment les enfans ſont ſujets à ſe tromper ! ils ſont ſouvent plus enfans qu'eux.

L'APPARENTE facilité d'apprendre eſt cauſe de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau liſſe & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente; mais rien ne reſte, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent; ceux qui l'écoutent les entendent, lui ſeul ne les entend point.

IL faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que

ſes diſpoſitions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul temps de ſa vie où il ſera dans ce cas.

QUE fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible : mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres ; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des inſtructions, des études.

IL ne s'agit point d'enseigner les sciences à l'enfant, mais de lui donner du goût pour les aimer & des méthodes pour les apprendre quand ce goût sera mieux développé.

ADOLESCENCE.

NOUS naissons, pour ainsi dire, en deux fois: l'une pour exister, & l'autre pour vivre; l'une pour l'espece & l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, sans doute; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfans des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue; même visage, même figure, même teint même voix, tout est égal; les filles sont des enfans, le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie, ils sont toujours de grands enfans: & les femmes ne perdant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

MAIS l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature & ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

COMME le mugissement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes: une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation

d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile : c'est un lion dans sa fievre : il méconnoît son guide, il ne veut plus être gouverné. Aux signes moraux d'une humeur qui s'altere, se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe & s'empreint d'un caractere; le coton rare & doux qui croît au bas de ses joues brunit, & prend de la consistance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, les organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage & de l'expression; un feu naissant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il sent déja qu'ils peuvent trop dire, il commence à savoir les baisser & rougir ; il devient sensible avant de savoir ce qu'il sent ; il est inquiet sans raison de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laisser du temps encore ; mais si sa vivacité se rend trop impatiente, si son emportement se change en fureur, s'il irrite & s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il verse des pleurs sans sujets, si, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son pouls s'éleve & son œil s'enflamme, si la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner, s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulysse, ô sage Ulysse ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de soin sont ouvertes : les vents sont déchaînés, ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu.

La puberté & la puissance du sexe sont toujours plus hâtives chez les peuples instruits & policés, que chez les peuples ignorants & barba-

res. Les enfans ont une ſagacité ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du myſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité.

LES inſtructions de la nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue.

LE premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpece l'affecte avant le ſexe.

J'AI toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux: leur imagination pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte; ils ne connoiſſoient ni pitié, ni miſéricorde; ils auroient ſacrifié pere, mere & l'univers entier, au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuſe ſimplicité, eſt porté par les premiers mouvemens de la nature vers les paſſions tendres & affectueuſes: ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur les peines de ſes ſemblables; il treſſaille d'aiſe quand il revoit ſes camarades, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement;

il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la honté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa fureur, un mot le déſarme; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance, ni de la haine, elle eſt celui de la commiſération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes.

INTRODUISEZ un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli que celui qui y aura été nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort. Les jeunes Demoiſelles françaiſes ſont toutes élevées dans les couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre les manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir

pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir. Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiecle! ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la jeuneſſe; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir, leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffes, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, frippons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats.



Portrait & Caractere D'EMILE, ou de l'Eleve de Mr. ROUSSEAU, à l'âge de dix à douze ans.

SA figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement ; la ſanté brille ſur ſon viſage ; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur ; ſon teint délicat encore ſans être fade n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déja mis l'empreinte honorable de ſon ſexe ; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante ; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſérénité native ; de longs chagrins ne les ont point obſcuris, des pleurs ſans fin n'ont point ſillonné ſes joues. Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre ; mais non pas inſolent, ni vain ; ſon viſage qu'on n'a pas collé ſur des livres ne tombe pas ſur ſon eſtomach : on n'a pas beſoin de lui dire, *levez la tête*, la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiſſer.

FAISONS-LUI place au milieu de l'aſſemblée ; Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcretes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'ATTENDEZ pas non-plus de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve & simple, sans ornement, sans apprêts, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait, ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit, il usera de la parole dans toute la simplicité de sa premiere institution.

L'ON aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre, qui par hazard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ses regrets ; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuise pas sur un babil qu'il sait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées ; mais nettes ; s'il ne sait rien par cœur, il sait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est point dans sa langue ; mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement, il ne sait parler qu'un langage ; mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

IL ne sait ce que c'est que routine, usage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui : il ne suit jamais de formule, ne céde point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manieres étudiées ; mais toujours l'expression fidelle de ses idées & la conduite qui naît de ses penchans.

VOUS lui trouvez un petit nombre de notions

morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des hommes : & de quoi lui ſerviroient-elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore membre actif de la ſociété ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en ſavoir juſques-là, il ſait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt pas à lui. Paſſé cela, il ne ſait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque choſe, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui : ſi vous me faiſiez tel plaiſir, je vous le rendrois dans l'occaſion : à l'inſtant il s'empreſſera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre ſon domain, & d'acquérir ſur vous des droits qu'il ſait être inviolables. Peut-être même n'eſt-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque choſe ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déja ſorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De ſon côté, s'il a beſoin de quelque aſſiſtance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à ſon laquais : tous les hommes ſont encore égaux à ſes yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il ſent qu'on ne lui doit rien. Il ſait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un maître ; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable, c'eſt la noble & touchante

douceur d'un être libre ; mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre ; mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il ſait que cela ſeroit inutile : il ne ſe dira point, on m'a refuſé : mais il ſe dira, cela ne pouvoit pas être, & on ne ſe mutine guere contre la néceſſité bien reconnue.

Laiſſez-le ſeul en liberté, voyez-le agir ſans lui rien dire ; conſidérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra, n'ayant pas beſoin de ſe prouver qu'il eſt libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & ſeulement pour faire un acte de pouvoir ſur lui-même ; ne ſait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui ? Il eſt alerte, léger, diſpos ; ſes mouvemens ont toute la vivacité de ſon âge ; mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui ſoit au deſſus de ſes forces ; car il les a bien éprouvées & les connoît ; ſes moyens ſont toujours appropriés à ſes deſſeins, & rarement il agira ſans être aſſuré du ſuccès. Il aura l'œil attentif & judicieux ; il n'ira plus niaiſement interrogeant les autres ſur tout ce qu'il voit ; mais il l'examinera lui-même, & ſe fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il ſe troublera moins qu'un autre ; s'il y a du riſque il s'effraiera moins auſſi. Comme ſon imagination reſte encore inactive, & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui eſt, n'eſtime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours ſon ſang froid. La néceſſité s'appéſantit trop ſouvent ſur lui pour qu'il regimbe encore contre elle ; il en porte le joug

dès ſa naiſſance, l'y voilà bien accoutumé; il eſt toujours prêt à tout.

QU'IL s'occupe ou qu'il s'amuſe, l'un & l'autre eſt égal pour lui; ſes jeux ſont ſes occupations, il n'y ſent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de ſon eſprit & la ſphere de ſes connoiſſances. N'eſt-ce pas le ſpectacle de cet âge, un ſpectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & ſerein, la phyſionomie ouverte & riante, faire en ſe jouant les choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſemens ?

VOULEZ-VOUS à préſent le juger par comparaiſon ? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville, nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances d'inventer des jeux, d'emporter des prix ? On diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il fait aiſément plier toutes choſes à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe ; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres ; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander,

mander, il ſera le maître ; ſans croire obéir, ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faulx vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'avons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons pas nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées ; nous nous dirons : au moins il a joui de ſon enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Portrait & caractere du même Eleve dans un âge plus avancé ; de ſon entrée dans le monde, & comment il s'y comporte.

DANS quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte, ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin.

Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire, si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere point à lui dans son cœur; mais il ne montre pas non plus une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir: s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

QUOIQU'EN général Emile n'estime pas les hommes; il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc pas disputeur, ni contredisant: il n'est pas non plus complaisant & flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits. Il parle peu, parce qu'il ne se soucie guere qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles; autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard.

LOIN de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers, non pour

paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'est plus à son aise que quand on ne prend pas garde à lui.

QUOIQU'ENTRANT dans le monde, il en ignore absolument les manieres : il n'est pas pour cela timide & craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiete guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

NE vous trompez pas cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme, & non suffisant, ses manieres sont libres & non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté.

QUAND on aime on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet de trouver une compagne estimable, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont

un empressement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raison d'y rester! pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé; mais sûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier.

PERSONNE ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature, & même sur le bon ordre de la société; mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens: il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à LOUIS XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siecle, ou de celui-ci: *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

AYANT une ame tendre & sensible, mais

n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable.

AIMANT les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon; & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il ſera fort aiſé d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Portrait & Caractere de SOPHIE, ou de la compagne future d'EMILE.

SOPHIE eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune; mais agréable, une phyſionomie qui promet une ame

& qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence ; mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent: d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

SOPHIE n'est pas belle; mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect; mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau tein, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

SOPHIE aime la parure & s'y connoît ; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance, elle n'aime point ce qui brille; mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode; mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché; pas une piece du sien n'est prise au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence & très-coquette en effet ; elle n'étale pas ses charmes, elle les couvre; mais en les couvrant elle sait les

faire imaginer. En la voyant, on dit : voilà une fille modeste & sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

SOPHIE a des talens naturels; elle les sent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace; à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse.

CE que Sophie sait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir, mais le travail qu'elle préfere à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office; elle sait le prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-mê-

me : c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi ; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins.

SOPHIE a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond ; un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes ; car le ſien ne s'eſt pas formé par la lecture ; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans ſon enfance ; mais peu à peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop ſubit n'inſtruiſît du moment qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui feroit de le prendre, ſans indiquer la raiſon de ce changement : c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois par un reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

SOPHIE eſt d'une ſenſibilité trop grande pour

conſerver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

ELLE n'eſt pas non plus tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le temps de revenir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même ; mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abaiſſement lui fît la moindre peine, & ſi-tôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice : vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve, & ſe révolte en eux contre l'injuſtice ; la nature ne les fit point pour la tolérer.

SOPHIE a de la religion ; mais une religion

raiſonnable & ſimple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion : ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la morale, elle dévoue ſa vie entiere à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe, en lui diſant toujours : „ ma fille, ſes connoiſſances ne ſont pas de „ votre âge ; votre mari vous en inſtruira quand „ il ſera temps. " Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

SOPHIE aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſqu'égale aux anges ; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectable pere, à ſa tendre & digne mere ; non-contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même & l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir ; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un temps ou elle ſentoit déja tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit du révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour regner ſur elle.

SOPHIE n'a pas le bonheur d'être une aimable françaiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes ; elle a perdu ſon ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle : loin de craindre l'ennui de la ſolitude, elle le cherche : elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour ; mais un amant ; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

LES femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe ; mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſurtout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

SOPHIE a peu d'uſage du monde ; mais elle

est obligeante, attentive & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage ; mais qui vient d'un vrai desir de plaire, & qui plaît. Elle ne fait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple *je vous remercie* ; mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'elle trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

NON-SEULEMENT elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes ; mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au dessous si-tôt qu'elle le pourra ;

car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

AVEC les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe ; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décents ; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer ; car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ſes ſentimens, & cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid, auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre en lui diſant poliment : „ Monſieur, j'ai grand peur de „ ſavoir ces choſes-là mieux que vous ; ſi nous

„ n'avons rien de plus curieux à dire, je crois „ que nous pouvons finir ici l'entretien. " Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables, s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime, pour flatter son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

PENSÉES MORALES.

On ne peut réfléchir sur les mœurs qu'on ne se plaise à se rappeller l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret.

La seule leçon de Morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heu-

reux aux dépens de cent miférables, & de là viennent toutes nos calamités. Les plus fublimes vertus font négatives : elles font auffi les plus difficiles, parce qu'elles font fans oftentation, & au deffus même de ce plaifir fi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceffairement à fes femblables celui d'entre eux, s'il en eft un, qui ne leur fait jamais de mal ! de quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a befoin pour cela! ce n'eft pas en raifonnant fur cette maxime, c'eft en tâchant de la pratiquer, qu'on fent combien il eft grand & pénible d'y réuffir.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la fociété humaine le moins qu'il eft poffible ; car dans l'état focial le bien de l'un fait néceffairement le mal de l'autre. Ce rapport eft dans l'effence de la chofe, & rien ne fauroit le changer ; qu'on cherche fur ce principe lequel eft le meilleur de l'homme focial ou du folitaire. Un Auteur illuftre dit qu'il n'y a que le méchant qui foit feul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui foit feul ; fi cette propofition eft moins fentencieufe, elle eft plus vraie & mieux raifonnée que la précédente. Si le méchant étoit feul, quel mal feroit-il ? C'eft dans la fociété qu'il dreffe fes machines pour nuire aux autres.

Il faut étudier la fociété par les hommes, & les hommes par la fociété : ceux qui voudront traiter féparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, &

quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendants & libres. Quiconque desire peu de choses tient à peu de gens; mais, confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

C'EST l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible.

HOMME ne cherche plus l'auteur du mal, cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, & je vois dans le systéme du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; & ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir, ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout est bien.

S'IL existoit un homme assez misérable pour n'avoir

n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître, & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force & ſeroit éternellement malheureux.

IL n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans le cas où cette expérience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire.

N'ALLONS pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouverons plus ſûrement au dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

CELUI qui a tâché de vivre de maniere à n'avoir pas beſoin de ſonger à la mort, la voit venir ſans effroi. Qui s'endort dans le ſein d'un pere, n'eſt pas en ſouci du réveil.

ON diroit, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O! ſoyons bons, premiérement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque que les vainqueurs

de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

LE premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique.

LA paix de l'ame conſiſte dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

HOMMES, ſoyez humains, c'eſt votre premier devoir : ſoyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'eſt point étranger à l'homme. Quelle ſageſſe y a-t-il pour vous hors de l'humanité ?

L'OCCASION de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe : la punition de l'avoir manquée, eſt de ne la plus retrouver.

MALHEUR à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité.

CE n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main.

QUICONQUE veut être homme en effet, doit ſavoir redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre inutile ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

SI c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.

Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

C'est un second crime de tenir un serment criminel.

Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession qui s'use par elle.

Les chagrins & les peines peuvent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événemens.

Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité; & tel est le néant des choses humaines, que hors l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

La pure morale est si chargée de devoirs séveres, que si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart

des Moines, qui, ſoumis à mille regles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu.

NUL ne peut être heureux s'il ne jouit de ſa propre eſtime.

SI la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même ?

IL n'y a d'aſyle sûr que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir.

LES mauvaiſes maximes ſont pires que les mauvaiſes actions. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions ; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

L'AMOUR-PROPRE eſt un inſtrument utile, mais dangereux ; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal.

L'ABUS du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme.

L'INTERET particulier nous trompe ; il n'y a que l'eſprit du juſte qui ne trompe point.

TEL eſt le ſort de l'humanité, la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent.

TOUT eſt ſource du mal au-delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins; & c'eſt au moins une très-haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, & mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance.

LE premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtere aux actions innocentes, & quiconque aime à ſe cacher, a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'eſt celui-ci: „Ne fais ni ne dis „ jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde „ voie & entende;" & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes ce Romain, qui vouloit que ſa maiſon fût conſtruite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faiſoit.

C'EST le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui la faiſoit aimer.

IL y a des objets ſi odieux qu'il n'eſt pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut ſupporter le ſpectacle du vice.

LE ſage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter; il obſerve & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y oppoſe ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence.

LES illuſions de l'orgueil ſont la ſource de nos plus grands maux: mais la contemplation de la miſere humaine rend le ſage toujours modéré. Il

ſe tient à ſa place, il ne s'agite point pour en ſortir, il n'uſe point inutilement ſes forces pour jouir de ce qu'il ne peut conſerver, & les employant toutes à bien poſſéder ce qu'il a, il eſt en effet plus puiſſant & plus riche de tout ce qu'il deſire de moins que nous. Etre mortel & périſſable, irai-je me former des nœuds éternels ſur cette terre, où tout change, où tout paſſe, & dont je diſparoîtrai demain ?

TRAVAILLER eſt un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un frippon.

L'HOMME & le citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paie que de ſon bien.

LA patience eſt amere; mais ſon fruit eſt doux.

IL faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite.

UNE ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples.

QUAND le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

L'ESPRIT s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt.

QUAND l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.

CE sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi, l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un semblable.

LES passions que nous partageons nous séduisent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

PENSÉES DIVERSES.

Les plaifirs exclufifs font la mort du plaifir.

S'abstenir pour jouir, c'eft l'épicuréifme de la raifon.

Jamais les cœurs fenfibles n'aimerent les plaifirs bruyans; vain & ftérile bonheur des gens qui ne fentent, rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'eft en jouir.

La variété des defirs vient de celle des connoiffances, & les premiers plaifirs qu'on connoît font long-temps les feuls qu'on recherche.

La fuprême jouiffance eft dans le contentement de foi-même.

Les vrais amufemens font ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à foi feul, on ne les a plus.

Le plaifir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eft perdu pour tout le monde ; on ne l'a ni pour eux, ni pour foi.

Le ridicule que l'opinion redoute fur toute chofe, eft toujours à côté d'elle pour la tyrannifer & pour la punir. On n'eft jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui fait varier fes fituations & fes plaifirs, efface aujourd'hui

l'impreſſion d'hier; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes; mais il jouit; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe.

CHANGEONS de goût avec les années : ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons : il faut être ſoi dans tous les temps, & ne point lutter contre la nature, ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

ON voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons ; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer.

ON n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit.

L'IGNORANCE n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme.

L'IGNORANCE n'a j'amais fait de mal, l'erreur ſeule eſt funeſte, & on ne s'égare point parce qu'on ne ſait pas ; mais parce qu'on croit ſavoir.

NATURELLEMENT l'homme ne penſe guere. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement.

L'ESPRIT, non plus que le corps, ne porte

que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſu, on s'expoſe à n'en jamais rien retirer qui lui ſoit propre.

L'ABUS des livres tue la ſcience; croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre.

LES livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas.

RIEN ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

UN ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſortiſe.

IL n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figure.

C'EST peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour ſavoir le français, il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

IL n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le

temps qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé, étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes.

C'EST une choſe bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre

IL y a peu de phraſes qu'on ne puiſſe rendre abſurdes en les iſolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques ſubalternes ou envieux.

IL y a une gentilleſſe de ſtyle, qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert.

TOUT obſervateur qui ſe pique d'eſprit eſt ſuſpect. Sans y ſonger il peut ſacrifier la vérité des choſes à l'éclat des penſées, & faire jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

IL y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant & qui produit bientôt la familiarité.

LE penſer mâle des ames fortes leur donne un idiome particulier ; & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

LA véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveillance aux hommes.

Le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

C'est un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir.

Quelquefois le myſtere a ſu tendre ſon voile au ſoin de la turbulente joie & du fracas des feſtins.

Plus le corps eſt foible, plus il commande; plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les ſatisfaire.

La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

L'ingratitude feroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'eſt un ſentiment ſi naturel! l'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme, mais l'intérêt y eſt: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaicteurs intéreſſés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai ſur le prix; mais ſi vous feignez de donner, pour vendre à votre mot, vous uſez de fraude. C'eſt d'être gratuis qui les rend ineſtimables.

Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage; on l'enchaîne en le laiſſant libre.

ON peut résister à tout hors à la bienveillance, & il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne.

QUE ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité ! qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien, car le langage du cœur qui touche & persuade y manque.

LES cœurs qu'échauffe un feu céleste trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure & délicieuse indépendante de la fortune & du reste de l'univers

IL n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous ; mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

ON ne plaint jamais dans autrui que des maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

LES consolations indiscretes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

C'EST sur-tout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée.

UN cœur malade ne peut guere écouter la raison que par l'organe du sentiment.

QUAND l'amour s'est insinué trop avant dans

la ſubſtance de l'ame il eſt bien difficile de l'en chaſſer ; il en renforce & pénetre tous les traits, comme une eau forte & corroſive.

LE jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre.

LOUER quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité?

TOUT eſt plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eſt-à-dire à decouvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir.

L'OPINION reine du monde n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois ; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

POUR ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.

RIEN ne rend plus inſenſible à la raillerie que d'être au deſſus de l'opinion.

ON ne s'ennuie jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les ſauvages ſont les moins curieux; tout leur eſt indifférent : ils ne jouiſſent pas des choſes ; mais d'eux ; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'HOMME du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

L'HONNETE homme du monde n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes.

C'EST dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le ſage en apprend les myſteres dans la chaumiere du pauvre.

UNE des choſes qui rendent les prédications les plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde, ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable ; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion.

LES récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions.

LES anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertus ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent.

LA liberté n'est dans aucune forme de gouvernement, elle est dans le cœur de l'homme libre, il la porte par-tout avec lui, l'homme vil porte par-tout la servitude.

ETRE pauvre sans être libre, c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

LE démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.

IL n'y a point d'association plus commune que celle du faste & de la lésine.

PAR-TOUT où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne presque toujours.

QUICONQUE jouit de la santé & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace.

JAMAIS homme sans défauts eût-il de grandes vertus ?

DANS le Nord les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat ; dans le Midi ils consomment peu sur un sol fertile. Delà naît une différence qui rend les uns laborieux, & les autres contemplatifs. La société nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat & les autres le pays fertile.

JE n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans

dans l'ame en montrer dans ſon maintien. Cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines.

Le meilleur mariage expoſe à des hazards; & comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux approches de l'orage, un cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque alarme le prochain changement de ſon état.

Une bonne mere s'amuſe pour amuſer ſes enfans, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Il y a de la peine & non du dégoût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires, qu'elle donne à regret dans ſa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs; ce n'eſt qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes, vient à bout de n'avoir ſur ſa table que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable? Le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérants qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printemps; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller

dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la nature vit encore !

COMBIEN d'illustres portes ont des Suisses ou portiers qui n'entendent que par gestes, & dont les oreilles sont dans leurs mains ?

LA Comédie doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage.

LE spectacle du monde, disoit Pithagore, ressemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit ; les autres y paient de leur personne, & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-là ne sont pas les pires.

LES Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours.

LA chasse endurcit le cœur aussi-bien que le corps ; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diverse-

ment affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises; où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors & les cris des chiens; l'un n'imagine que dryades & nymphes, l'autre piqueurs, meutes & chevaux.

L'ABUS de la toilette n'est pas ce qu'on pense, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demie heure; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout.

LA langue française est, dit-on, la plus chaste des langues; je la crois, moi, la plus obscene; car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense, & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la française. Le Lecteur toujours plus habile à trouver des sens obscenes, que l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement.

CONSULTEZ le goût des femmes dans les choſes phyſiques, & qui tiennent au jugement des ſens; celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la littérature; depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres, & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés; les galants qui les conſultent ſur leurs parures, ſont toujours ridiculement mis.

LA meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la vérité.

ON croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement des traits déja marqués par la nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain; & quand elle tournent en habitudes, elles y

doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

POUR vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, & prévoir si juste les événemens qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir.

L'ATTRAIT de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, & cette paresse augmente en s'y livrant: on fait plus aisement ce qu'on a déja fait, la route étant frayée devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les vieillards & sur les gens indolens, très-petit sur la jeunesse & sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses, & la seule habitude utile aux hommes c'est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

L'EXISTENCE des êtres finis est si pauvre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimeres qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid.

FIN.

TABLE

DES ARTICLES.

Fin de la Table.

